

# LE GRAND PARLOIR

Numéro 25, juillet 2009



Image : *Vue des Ursulines, une aquarelle de Gilles Martre*

## *sommaire*

<i>Le mot de la présidente</i> .....	2
<i>La vie de l'Amicale</i> .....	3
<i>Les anciennes</i> .....	7
<i>Un brin d'histoire</i> .....	20

<i>La vie à L'École des Ursulines</i> .....	28
<i>La vie de la communauté</i> .....	31
<i>La Fondation</i> .....	34
<i>Création littéraire</i> .....	35

# LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

Cette année, votre amicale a su, malgré ses 75 ans, non seulement faire preuve d'une remarquable vitalité mais également se donner des airs de jeunesse ! Que de projets réalisés, en cours ou prévus pour la prochaine année.

La réalisation des Journées de l'Amicale dans le contexte des Fêtes du 400<sup>e</sup> a fait boule de neige. Nous avons fait une priorité d'élargir le rayonnement de l'Amicale en faisant appel aux facilités de la communication électronique. La création d'un groupe courriel a été le premier jalon de ce « virage technologique » ! Sous l'impulsion de la « petite jeune » du conseil d'administration, nous avons ensuite créé un site *Facebook* et un forum *Yahoo*. Nous espérons par là que les cohortes de finissantes du secondaire et éventuellement du primaire trouveront plus facilement à se rejoindre et à garder des liens, ce qui est le mandat fondamental de l'Amicale.

Parallèlement, la création de la Coalition pour une école de garçons dans le Vieux-Québec nous a paru un projet très prometteur et nous nous sommes senties concernées par le succès de cette initiative. Il nous semblait important que les parents puissent conduire leurs enfants, garçons et filles, dans des écoles situées dans un même secteur. Faisant d'une pierre deux coups, nous avons testé les possibilités de

notre groupe courriel en faisant circuler l'information relative à ce projet.

Enfin, nous terminons l'année en organisant pour septembre 2009 une assemblée générale suivie d'une visite guidée dans les coins secrets du monastère et d'un cocktail dînatoire. C'est une formule légère, qui nous semble alléchante.

Vous trouverez dans la présente édition du Grand Parloir tous les renseignements qui concernent l'une ou l'autre des activités menées cette année.

Je tiens ici à remercier tous les membres du conseil d'administration. Je suis entourée de très précieuses collaboratrices qui ont à cœur la vitalité de votre amicale. Bonne lecture et soyez nombreuses à notre rendez-vous du 19 septembre.

**Francine Huot**  
Présidente

## VUE DES URSULINES (*en page couverture*)

Cette aquarelle est l'œuvre de Gilles Matte. Le sérigraphe d'art André Lemieux en a tiré une série de cent estampes (51 cm x 38 cm). Elles sont disponibles à son Atelier-Galerie, au 390, 3<sup>e</sup> rue, à Québec, au prix unitaire de 175\$, encadrement en sus. Chaque exemplaire est signé et accompagné de son certificat d'authentification. Les amicalistes des Ursulines peuvent bénéficier d'un rabais de 35% sur l'encadrement. (418.529.5587)

AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DES URSULINES DE QUÉBEC

2, rue du Parloir  
Québec (Québec)  
G1R 4M5

Courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

# UNE AMICALE PAS COMME LES AUTRES

L'année 2008 aura été une belle année d'amicale. Désireuses de souligner de façon particulière les 75 années de notre association, nous sommes laissées gagner par l'idée d'organiser une amicale dont les activités s'étaleraient sur deux jours. C'était une première ! Tenir cette amicale dans le contexte des Fêtes du 400<sup>e</sup> de la Ville de Québec a doublé le plaisir !

Inscription, assemblée générale et cocktail musical le samedi, conférence de monsieur Jean-Marie Lebel sur Marie de l'Incarnation le dimanche suivie d'un dîner au réfectoire des religieuses, interprétation de l'*Ave Verum* au cours de la messe par six choristes dans la version réalisée pour rendre hommage aux communautés religieuses du Québec, photo de groupe prise après la messe dans la chapelle extérieure par un photographe professionnel, visite aux religieuses, visite du Centre Marie-de-l'Incarnation, visite du Musée : Quelle belle fin de semaine nous avons vécue !

Près de 80 personnes ont répondu à l'appel, que ce soit pour une seule ou les deux journées. On ne peut passer sous silence la présence toute spéciale d'un groupe de finissantes de 1948 qui fêtaient leur 60<sup>e</sup> anniversaire de graduation. Quelle belle leçon de fidélité ! Félicitations à madame Andrée Ouellet qui a su mener à bien le rassemblement de ses compagnes qui venaient, pour plusieurs, de Montréal. Elles étaient huit de leur groupe et elles ont pu rencontrer leur professeure, Sr Emmanuelle Chabot ! Une autre cohorte, celle de 1978, a également pris l'initiative de se réunir lors de cette amicale. Elles étaient une vingtaine. Enfin, parallèlement à l'amicale officielle, les finissantes de 1987 ont organisé leur propre rencontre. Étant donné leur nombre, il nous

aurait été difficile de les accueillir dans le réfectoire des religieuses. Elles étaient une trentaine et ont occupé pendant toute la journée du dimanche une grande salle de cours qui a tenu le coup malgré les ondes sonores émises !! Le Vieux Monastère est une construction vraiment solide parce que des vibrations, il en venait de partout avec toutes les conversations échangées dans la joie des retrouvailles.

Le directeur général de l'École des Ursulines a tenu à partager notre plaisir et nous le remercions de l'intérêt qu'il porte aux amicalistes. Monsieur Goyette se sent

très concerné par les objectifs de l'Amicale. Il saisit toutes les occasions qui se présentent pour établir des contacts entre l'Amicale et l'École.

Afin de faire un lien avec les Fêtes du 400<sup>e</sup> de Québec, l'Amicale a réédité en français contemporain « La vie de la Mère Hélène Boullé, dite de Saint-Augustin », nulle autre que l'épouse de Champlain, qui a fondé le

monastère des Ursulines de Meaux après le décès de son illustre époux. Ce texte est extrait des Chroniques du Monastère de Meaux, dont l'original se trouve aux Archives du Vieux-Monastère.

Il semble bien que la formule d'une amicale sur deux jours a plu énormément aux amicalistes. Mais, c'est le degré de participation des invités qui assure le succès d'un événement, quels que soient les efforts du comité organisateur. Merci donc à vous toutes d'être venues et d'y avoir apporté votre enthousiasme et votre éternelle jeunesse !

**Francine Huot** (Philo II 1965)



PHOTO : Daniel Létourneau

# LA CLASSE DE RHÉTORIQUE 1947-1948



PHOTO : Andrée Ouellet

**L**ouise Gourdeau-M<sup>e</sup>Namara, Andrée Ouellet, Andrée Morin-Plante, Renée Desjardins-des Rivières, Thérèse Néron-Lacasse, Claudette Germain, Marie Gagnon et Hélène Lajoie-Racine (de gauche à droite sur la photo) ont participé avec joie à la rencontre de l'Amicale les 6 et 7 septembre 2008 pour souligner le soixantième anniversaire de leur classe de Rhétorique.

Grâce à un rendez-vous « secret » fixé par Andrée Ouellet, elles ont profité de l'occasion pour célébrer à

l'avance le centième anniversaire de naissance de Mère Marie-Emmanuel (Daisy Chabot), leur professeur émérite de littérature française.

Dr Suzanne Lambert, Madeleine Létourneau-Monaghan et Denise Robitaille, retenues à la maison, n'ont pu assister aux festivités.

**Andrée Ouellet** (*Rhétorique 1947-1948*)

# L'AMICALE SUR LA TOILE

Le but de l'Amicale est de transmettre le sentiment d'appartenance aux finissantes de l'École des Ursulines de Québec et de favoriser des liens durables entre les anciennes. Cette année, nous avons décidé d'innover et d'entrer dans l'ère informatique ! En plus de créer une liste d'envoi courriel, nous avons ouvert une page *Facebook* ainsi qu'un forum *Yahoo* dédiés à l'Amicale. Nous espérons ainsi rejoindre un plus grand nombre de finissantes et leur offrir une plateforme de retrouvailles facilement accessible et efficace.

Le mot *Facebook* vous a peut-être fait sursauter pendant la lecture du Grand Parloir. Ce réseau a défrayé la manchette plus d'une fois cette année et rarement de façon positive. *Facebook* est un réseau abritant les pages personnelles de groupes ou d'individus libres d'y publier ce qu'ils désirent et en toute liberté. Ainsi, quelqu'un pourrait décider d'y raconter sa vie, d'y donner ses numéros de cartes de crédit, ses adresse et numéro de téléphone et peut-être même son numéro d'assurance sociale au summum de l'horreur !! Mais, vous pourriez décider de seulement inscrire votre nom, et ainsi aucune information ne serait en circulation. Le site offre différents niveaux de confidentialité. Ainsi, vous devrez confirmer que le requérant est bien votre « ami » pour que celui-ci ait accès à votre page personnelle. Lorsque vous entendez que *Facebook* reste propriétaire du contenu de votre page, ce n'est pas que votre identité sera utilisée par *Facebook*, mais plutôt que vous ne pourrez pas invoquer des droits d'auteur si des informations et/ou photos publiées sur votre page se retrouvent dans un autre site. En tant qu'individu membre de *Facebook*, vous pourrez ensuite rejoindre le groupe de l'Amicale\*. Nous espérons que notre page permettra de rejoindre plusieurs finissantes, particulièrement les dernières générations qui utilisent grandement ce type de technologie.

Pour celles qui auraient tout de même quelques craintes concernant *Facebook*, nous vous offrons la possibilité de joindre le forum *Yahoo* de l'Amicale. Celui-ci assure

une plus grande sécurité puisque c'est l'Amicale qui l'administre. Avant d'accepter un membre, l'Amicale pourra vérifier que la demanderesse fait partie de l'Amicale. Le forum *Yahoo* offre de nombreuses possibilités telles que créer des albums photos, faire des sondages, ajouter des fichiers, en plus de permettre une communication efficace entre les membres. Par exemple, ceux-ci seront en mesure de publiciser leurs futures retrouvailles afin de rejoindre leurs anciennes compagnes. Un des désavantages de ce forum est qu'il est en langue anglaise, mais ne vous inquiétez pas si vous doutez de votre langue seconde. L'interface est facile d'approche et nous vous joignons une marche à suivre\*\* qui vous facilitera la tâche.

L'Amicale a à cœur de retrouver les anciennes finissantes de l'École des Ursulines de Québec et a décidé de saisir les opportunités que lui offrait Internet pour élargir ses champs de recherche. Certes, la voie Internet comporte plus de risques que les envois sous scellé et il peut toujours y avoir des gens mal intentionnés. Chacune reste libre de participer ou non, mais nous espérons sincèrement que vous tirerez bien plus d'avantages que d'inconvénients de cette expérience sur la « toile ».

## \* SITE FACEBOOK

1. Entrez sur le site [www.facebook.com](http://www.facebook.com);
2. Si vous arrivez sur la page en anglais, vous pouvez choisir l'option « français » (en bas, à gauche);
3. Sur la page d'accueil, remplissez le formulaire d'inscription;
4. Vous êtes maintenant prête à utiliser le site;
5. La page pour le groupe de l'Amicale est : [www.facebook.com/home.php?#/group.php?gid=88590306436&ref=mf](http://www.facebook.com/home.php?#/group.php?gid=88590306436&ref=mf);
6. À votre droite, cliquez sur l'icône « Rejoindre ce groupe ».

**\*\* MARCHÉ À SUIVRE POUR LE FORUM YAHOO**

**Première étape : Faire une demande d'adhésion au forum**

1. Entrez sur le site <http://groups.yahoo.com/group/amicaleursulinesdequebec/>;
2. Cliquez sur « *Join this group* »;
3. Vous devrez alors vous créer un compte yahoo en choisissant « *Sign up* » (Attention de ne pas choisir « *Sign in* »);
4. Remplissez le formulaire d'adhésion;
5. Pour faciliter notre tâche d'identification, nous vous demandons de choisir votre nom d'utilisateur (*Yahoo! ID*) de cette façon : prénom\_nom de famille;
6. Lorsque votre enregistrement sera complété, cliquez sur l'icône « *Continue* » et vous arriverez à la page du forum de l'Amicale où vous cliquerez sur « *Join this group* ».
7. Vous devrez enregistrer certains paramètres :

A - Dans « *Email address* », vous pouvez changer pour votre adresse de courriel usuelle puisque l'adresse enregistrée ici sera celle où vous recevrez les messages du forum si vous le désirez. Pour « *Comment to owner* », vous pouvez inscrire l'année de votre promotion afin que nous puissions bien vous identifier avant d'accepter votre participation au forum. Vous devrez

écrire quelque chose puisque si vous laissez l'espace blanc, vous ne réussirez pas à compléter le formulaire.

B - Ici vous pouvez choisir de recevoir ou non un message à votre adresse courriel vous informant qu'un nouveau message a été déposé sur le forum.

8. Lorsque vous aurez fini, cliquez sur « *Join* »
9. Un message sera alors envoyé à la gestionnaire du forum de l'Amicale qui acceptera votre demande le plus tôt possible; vous aurez alors accès au forum.

**Deuxième étape : Utiliser le forum**

1. Entrez sur le site <http://groups.yahoo.com/> ;
2. Choisissez « *Sign in* »;
3. Inscrivez votre *Yahoo ! ID* (prénom\_nom), votre mot de passe et cliquez par la suite sur « *Sign in* »;
4. Le groupe de l'Amicale apparaîtra alors et vous n'aurez plus qu'à cliquer sur l'icône, ce qui vous donnera accès au forum.

**REMERCIEMENTS**

Sincères remerciements à Sœur Suzanne Pineau, o.s.u., au personnel des archives et du Musée des Ursulines de Québec ainsi qu'à madame Françoise Paradis du Service de la culture de la Ville de Québec pour avoir mis à notre disposition la documentation nécessaire à la rédaction de nos articles à saveur historique. Leur précieuse collaboration a été fort appréciée.

**Raymonde Beaudoin** (*Philo II 1965*)

## *Le culte des petites minutes : la carrière de* **MADAME MONIQUE PLAMONDON**



entièrement consacrée au partage des connaissances, à la réflexion et à l'action, à la science et aux arts, à la parole et à l'écriture.

Madame Plamondon est née en 1932 dans une famille où l'on retrouve parmi les invités à la table familiale les fondateurs de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS). Elle a grandi dans une atmosphère d'humour et d'excellence en sciences et en culture, saisie très jeune par l'urgence de la parabole des talents.

Son père, le Dr Viger Plamondon, chirurgien-dentiste et naturaliste de Québec avait monté un *Musée d'anatomie dentaire comparée* (plus de 300 crânes d'animaux) dans la salle d'attente à la maison. Sa mère, Adrienne Bédard a enseigné dix ans à l'École Montcalm de Montréal. Son grand-père paternel était un homme d'affaires avisé et cultivé, grand voyageur polyglotte et ses oncles et tantes ont œuvré en médecine, en enseignement ou en traduction, donc tous en relation d'aide. Il est important de mentionner ici que sa tante Édith, elle-même élève des Ursulines, fut récipiendaire de la prestigieuse médaille Baillargé au Vieux-Monastère en 1918, et parlait plusieurs langues, tout comme son père. Son grand-père Bédard, cultivateur joyeux, était juge de paix et maire de son village, préoccupé d'honnêteté et d'équité dans la gérance de la chose publique; ses oncles étaient fermiers et ses tantes étaient enseignantes au primaire. Dans un terreau pareil, Monique a développé ce qui a caractérisé sa vie : une grande soif de savoir et un respect des diverses cultures.

J'ai eu le très grand bonheur de partager un bel après-midi d'hiver avec madame Monique Plamondon afin de connaître un peu cette amicaliste dont la fidélité aux rencontres de l'Amicale est exemplaire. J'ai été comblée au-delà de mes attentes. Si d'emblée madame Plamondon a donné le ton en citant les maîtres-mots de l'éducation qu'elle a reçue au sein de sa famille : honnêteté, liberté, rigueur, discipline, je veux moi aussi tenter de cerner par quelques épithètes les grandes lignes de cette forte personnalité : érudite, visionnaire, multiple, passionnée. La tâche n'est donc pas simple, avec une telle entrée en matière, de résumer 50 ans de carrière

Consciente de l'importance du précieux héritage reçu de ces deux filiations, elle l'a entretenu soigneusement toute sa vie. Suivant le modèle familial, elle a cultivé les valeurs apprises à l'école primaire au Vieux-Monastère, le piano, la broderie, la primauté du

bien commun, la connaissance et le sens de l'histoire, le latin qu'elle maîtrisa rapidement. Heureusement, car il lui fallut plus tard travailler Thomas d'Aquin et autres, dans le texte, tout comme apprendre les penseurs grecs anciens comme Aristote, dans le texte également. Elle a aussi appris le grec moderne et a vécu en Grèce un certain temps. Bien que profondément attachée au Vieux-Monastère, elle n'y a pas terminé ses études, pour cause de renvoi, en mai, l'année de ses Éléments latins. Elle a alors poursuivi ses études ailleurs à Québec. Plus tard, elle est redevenue fidèle au Vieux-Monastère, dont elle avait apprécié la formation, l'ouverture aux arts, la discipline, la rigueur et la dignité de la liturgie monastique. Il n'est pas étonnant de la retrouver à la Faculté de Philosophie, seule femme inscrite à la faculté cette année-là. Elle a eu pour maître le doyen Charles De Koninck, après quoi elle quitte Québec pour Washington D.C. où elle suit son mentor en Économie politique, le professeur Goetz Briefs. Elle se démarque déjà par l'audace de ses choix.

Monique Plamondon revient au Québec en 1956 et commence une carrière toute consacrée au monde de la formation, de l'information et de la communication. On la retrouve au ministère des Pêcheries du Québec et devient, le 15 août 1958, la première femme cadre supérieur au gouvernement du Québec. Nommée alors directeur (avant la féminisation autorisée des titres) de l'information et de la propagande, elle est responsable pendant sept ans des services des publications scientifiques, de cours aux poissonniers, de Radio-Pêcheries et de la revue *Actualités Marines*. Quittant Québec pour Montréal, elle devient en 1964 directrice-adjointe de l'information et de l'éducation au Conseil canadien des Ministres des Ressources. On lui offre en 1965 de se joindre à Hydro-Québec où elle fonde, en 1967, la revue *FORCES* chargée de faire reconnaître le Québec à l'étranger. Elle innova là encore car le Canada n'a reconnu le gouvernement de Pékin que deux ans après la publication de la revue *FORCES* qui contenait déjà un encart de six langues, dont le chinois.

On la retrouve en décembre 1968 à Ottawa, au

Conseil privé, puis elle devient directrice de l'éducation et de la vulgarisation aux Musées nationaux du Canada où elle participe à la recherche sur la politique à définir pour l'ensemble de ces musées au Canada. Son enquête dans les institutions muséales la conduit aux États-Unis et au Mexique, puis dans dix pays d'Europe où elle visite 139 institutions et réalise 95 entrevues; cette enquête lui permet de rédiger et de publier *EuroMusées 70*. Enfin, en 1972 elle revient à Québec où elle occupera des postes de direction successivement à l'Éditeur officiel, au ministère des Affaires sociales et au ministère de la Main d'œuvre et de la Sécurité du Revenu. Aux Affaires sociales, à titre de directrice de l'éducation sanitaire, elle effectue une vaste enquête qui la mènera à la conception et à la réalisation du *Programme Maternité*, une grande percée d'avant-garde au Québec incluant la présence du papa avec la maman dans les 33 cours prénatals-postnatals comme à l'accouchement. La série de dix films de 27 minutes, de 813 diapositives et du *Guide maternel* produits dans le cadre de ce projet, la classe 2<sup>e</sup> au monde en Éducation sanitaire, tout juste derrière la Chine avec ses trépanations sans anesthésie et sous acupuncture, et lui mérite ainsi la *Plaque d'argent* aux 7<sup>e</sup> Journées Internationales de cinéma médical de San Sebastian, en Espagne, le 2 octobre 1976. Ni le Canada ni le Québec ne s'étaient jamais distingués à ces importantes assises. Parallèlement à ces activités professionnelles, généreuse de sa personne, elle étend son bénévolat à la prévention du suicide. En outre, de 1981 à 1983, elle dirige le Groupe multidisciplinaire de travail de l'Association des cadres supérieurs du Gouvernement du Québec (ACSGQ) sur la recherche, la rédaction et l'acceptation à l'unanimité (avril 1983) du *Code de déontologie des cadres supérieurs de la fonction publique du Québec*, une première en Occident, car partout, c'était toujours le politique qui imposait ses règles de conduite aux cadres de l'administration publique.

Après une telle carrière marquée au sceau de la plus haute exigence quant à la qualité des œuvres produites, il n'est pas étonnant que Monique Plamondon ait été élue à l'Ordre du Canada le 19 décembre 1983, première fonctionnaire à recevoir cet honneur uni-



quement pour sa carrière de fonctionnaire. La notice accompagnant cette nomination mérite d'être citée intégralement :

*« Administrateur public, communicateur, écrivain de Québec qui a contribué au mieux-être de ses concitoyens au niveau de l'information, de l'éducation populaire et de la vulgarisation scientifique dans les domaines aussi variés que les pêcheries, la santé mentale, la médecine préventive et la chose publique. »*

Femme de tempérament, avant-gardiste, préceuse dans de nombreux domaines, madame Plamondon a mené sa carrière « avec, à travers et, quelques fois en dépit des structures » comme on l'a souligné lors de son investiture à Rideau Hall le 11 avril 1984.

Très impliquée dans des sociétés et associations culturelles, caritatives et communautaires, notre amicaliste a développé un intérêt constant pour Hildegard von Bingen (1098-1179), personnalité marquante du XII<sup>e</sup> siècle. Moniale bénédictine, abbesse, médecin, écrivain, poétesse, musicienne, peintre et prédicatrice, Hildegard von Bingen fascine madame Plamondon qui, en 1998, passe deux mois en Allemagne à l'occasion du 900<sup>e</sup> anniversaire de naissance de la moniale rhénane. De la fréquentation assidue depuis bientôt 60 ans de l'œuvre de cette visionnaire sont nées deux séries d'émissions radiophoniques (totalisant 15 heures de radiodiffusion) de factures complètement différentes : la première, à Radio Ville-Marie à Montréal en 1998, la seconde à Radio Galilée de Québec en 1999-2000, reprise en 2005. madame Plamondon a assumé, seule, la recherche, le texte, l'animation, le choix musical et la réalisation de ces séries populaires. De plus, un livre illustré sur *Hildegard von Bingen, tournesol de Dieu au XII<sup>e</sup> siècle* est en cours de rédaction. Ayant déjà publié en 1973 aux éditions du Jour *La bataille de la taille*, madame Plamondon a également préparé pour l'édition un autre livre illustré sur la généalogie : *Souches Bédard-Plamondon, Sauvé-Archambault, une généalogie du comportement conscient et inconscient*.

Si madame Plamondon a puisé dans le terreau familial une partie des éléments nutritifs qui ont façonné toute sa vie, il est un autre terreau qui a nourri son action. Elle est, depuis 1952, oblate bénédictine laïque de Saint-Benoît-du-Lac. Sa recherche du savoir est indissociable de sa recherche de la vérité et de la culture de sa foi. La Règle de Saint-Benoît a illuminé sa vie intérieure et a constitué pour elle un chemin privilégié vers Dieu. Ce chemin, elle le partage avec celui qui est son compagnon de vie depuis près de 40 ans.

Malgré toutes ses activités, Monique Plamondon a ménagé du temps pour le piano, l'orgue, la broderie, la tapisserie et... la volcanologie qui l'a amenée à explorer une bonne quinzaine de volcans. En ayant le culte des petites minutes, comme elle le dit elle-même, elle emploie son temps de façon constructive, accroît ses connaissances, développe ses talents, profitant ainsi de tous les instants qui lui sont offerts par la vie.

**Francine Huot** (*Philo II, 1965*)

# LA CARRIÈRE DE PASCALE FOURNIER

C'est tout à fait par hasard que j'ai connu Pascale Fournier. Un courriel reçu à l'Amicale nous annonçait que Pascale Fournier avait reçu la médaille Raymond-Blais lors de la cérémonie des Prix Jeunes diplômés de l'Université Laval, le 12 novembre dernier. Il s'agit d'une distinction importante conférée aux récipiendaires « en reconnaissance de leur remarquable façon de s'illustrer dans leur jeune carrière et de faire ainsi rayonner leur alma mater partout dans le monde ». Tout récemment encore, madame Fournier a été choisie par le Barreau du Québec comme « avocate émérite » pour l'année 2009.

C'est donc avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai entrepris les démarches nécessaires afin d'entrer en contact avec madame Fournier qui est professeur de droit à l'Université d'Ottawa depuis 2007.

Pour cette diplômée de la jeune génération, celle des 35 ans et moins, la carrière s'annonce d'ores et déjà plus que prometteuse. La lecture de son curriculum vitae en impose. Après un baccalauréat à l'Université Laval et son admission au Barreau du Québec, elle a complété une Maîtrise en droit à l'Université de Toronto et un Doctorat à la Harvard Law School de Cambridge, Massachusetts. De nombreux prix, mentions et bourses d'excellence lui ont déjà été décernés au cours des quinze dernières années. Madame Fournier a donc été une élève brillante avant d'être une femme de carrière brillante !

Madame Fournier a fait du droit islamique et de la condition des femmes musulmanes le point d'ancrage de son expertise professionnelle. Un séjour de quelques mois dans une famille égyptienne, alors qu'elle par-

ticipait au programme Jeunesse Canada Monde, a eu un effet déterminant sur sa carrière d'avocate. Alors confrontée sur le terrain à la réalité sociale des femmes musulmanes, elle s'est donné comme but d'utiliser le droit comme outil de changement. Préoccupée de justice sociale pour les individus et les groupes marginalisés, elle désire apporter une contribution positive à l'évolution de la société en s'impliquant dans l'action. Elle encourage d'ailleurs fortement ses étudiants à effectuer

des séjours dans des pays en voie de développement afin qu'ils puissent prendre directement la mesure des écarts sociaux et économiques entre les pays industrialisés et les autres.



En 2008, madame Fournier a été consultante juridique au Programme des Nations Unies pour le développement. Elle a alors collaboré pendant près d'une année à une étude portant sur la Protection du droit à l'égalité des femmes musulmanes en Tunisie, en Égypte, au Nigeria et en Malaisie. Cette expérience lui a plu énormément puisqu'elle

correspondait totalement à ses valeurs professionnelles. Très concernée par le rapport droit et religion, elle s'apprête à s'investir dans un autre projet d'envergure en étudiant le rapport entre le système rabbinique et le système musulman en ce qui a trait aux droits des femmes juives et ce, au Canada, aux États-Unis, en France et en Allemagne.

Les expériences d'enseignement de madame Fournier sont très diversifiées. Alors même qu'elle était encore étudiante au doctorat, elle a été invitée à donner des séries d'ateliers dans plusieurs universités, que ce soit en Italie, aux États-Unis, au Costa Rica, à Port-au-Prince ou ici même au Canada.

Elle a à son actif de nombreuses publications avec comité de lecture. Outre ses thèses d'études supérieures, elle a produit des articles dans des revues scientifiques, des livres, des ouvrages collectifs, en plus de publier tout récemment dans un forum savant : le Harvard-Stanford International Junior Faculty Forum. Elle a également à son actif deux rapports de politiques publiques.

Il est très agréable de laisser parler madame Fournier. Sa parole est claire, fluide et projetée non pas sur ses réalisations, mais sur sa vision du droit comme outil de changement social. Elle se plaît à dire que son travail en est un de conversation, de communication. Elle est d'ailleurs appelée à prononcer des conférences devant des auditoires très variés : outre ses contributions devant des membres de sa profession ici et à l'étranger, elle est invitée fréquemment à prendre la parole devant des gens de tous les milieux : grand public, responsables de l'élaboration de politiques publiques, représentants du secteur privé et d'organismes à but non lucratif.

Malgré un horaire professionnel chargé, madame Fournier trouve le temps de siéger à trois conseils d'administration. Elle est depuis 2002 membre du conseil d'administration de la Fondation Paul Gérin-Lajoie, depuis 2003, membre du conseil d'administration de Jeunesse Canada Monde et depuis 2008 du Réseau pancanadien sur la santé des femmes et du milieu. On reconnaît bien là les causes qui lui tiennent à cœur.

Madame Fournier est une jeune maman, mère d'un petit garçon d'un an qui se nomme Charles. Après un

congé parental de six mois, elle a repris ses activités professionnelles, pouvant compter sur la collaboration d'un conjoint qui a assumé la deuxième moitié du congé parental. Cette disponibilité des deux parents a permis à la famille au complet de se déplacer quand madame Fournier ou son mari devait assumer des engagements à l'extérieur. Madame Fournier est la personne la mieux placée pour apprécier ce partage des tâches alors qu'elle est confrontée régulièrement aux réalités d'autres cultures où ni les droits ni les tâches ne sont partagés !

Quand j'ai demandé à madame Fournier ce qu'elle retenait de son passage à l'École des Ursulines de Québec, elle m'a répondu spontanément: la rigueur, l'amour des livres, l'amour de l'excellence. Elle garde un souvenir très reconnaissant de Sr Hélène Plourde, son professeur de français. Ce témoignage rejoint celui de madame Plamondon, dont nous relatons la carrière dans la présente édition du Grand Parloir. Comme quoi, les valeurs qui ont marqué l'enseignement au Vieux Monastère sont constantes ! ! Il y a de fortes chances que ces mêmes valeurs marquent la vie à la maison familiale de madame Fournier, là où il n'y a ni télé, ni câble. Mais... on y lit beaucoup.

**Francine Huot** (*Philo II, 1965*)

## INVITATION POUR DEVENIR BÉNÉVOLE

À titre de bénévole, il est possible de vous joindre aux membres du conseil d'administration, ou encore de collaborer aux différentes activités de l'Amicale, telle la production du Grand Parloir et l'organisation d'activités à l'intention des anciennes (journée de l'Amicale) ou des élèves de L'École (confection de la tire Sainte-Catherine, bazar, etc.)

Si vous avez le goût et la disponibilité de vous joindre aux bénévoles de l'Amicale, vous êtes cordialement invitée à nous le faire savoir en nous faisant parvenir vos coordonnées.

Faisons en sorte de garder encore longtemps notre Amicale !

Bienvenue à toutes !

## *Transcription de la conférence de*

# MADAME YOLANDE DÉSILETS BONENFANT <sup>1</sup>



### « Femmes de cœur, femmes de tête : les Ursulines »

*Prononcée à l'Institut canadien de Québec, le lundi 22 octobre 1990 et reprise lors de la réunion de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec, en septembre 1991*

Révérèndes mères, chères amies,

Vous vous en souvenez, il n'y a pas si longtemps : le Monastère résonne encore des échos de cette grande fête, en 1989, ont été célébrés les 350 ans de l'arrivée des Ursulines et des Hospitalières en terre canadienne. Partout, tout le monde s'est donné la main pour fêter ça; et une autre institution très noble, l'*Institut canadien de Québec* qui lui a été fondé en 1848, qui a ses lettres de noblesse, a décidé en hommage aux Ursulines et aux Hospitalières, d'organiser une soirée spéciale pour chacune de ces communautés. Quand ce fut le tour des Ursulines, on a fait appel à trois personnes pour rendre hommage aux Ursulines. On a commencé par un historien, un historien authentique avec une maîtrise en histoire de l'Université, on a fait appel à une religieuse ursuline qui était la directrice provinciale à ce moment-là, elle l'est peut-être encore, et on a pensé de trouver une ancienne – et ancienne, je le suis – on m'a demandé à l'Institut canadien de rappeler les souvenirs d'une ancienne élève des Ursulines.

Alors, ce que je vais vous livrer aujourd'hui – je ne vous ferai pas croire que je l'ai écrit hier – c'est quelque chose que j'ai prononcée déjà devant l'Institut canadien, il y en a quelques-unes d'entre vous l'ont déjà entendue. Je les félicite d'avoir la patience d'oser venir l'entendre une seconde fois. Pour les autres, ce seront quelques souvenirs qui vous reviendront, des souvenirs du pensionnat, des souvenirs qui vous rappelleront des heures heureuses, je l'espère.

Alors donc ce *Lundi de l'Institut* (1990) où je parlais entre l'historien et la Mère provinciale, je m'exprimais comme ceci :

Entre l'Historien professionnel qui m'a précédée, monsieur Claude Gilbert, et la religieuse historiographe qui me succédera, Sœur Marie-Claire Demers, directrice provinciale; entre le passé antérieur du premier et le présent étayé de visions futures de la seconde, un petit espace de temps me reste ... passé plus immédiat (la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle) je m'y glisse ... j'emploierai les verbes : « j'étais », « nous étions », mais il faut que vous soyez indulgents, car, vous le savez, même en grammaire, ce temps s'appelle, « l'imparfait » ... (*Rires*)

Quelqu'un me demandait un jour, après je ne sais plus quel petit succès : « Quelle part attribuez-vous aux Ursulines ? Vous leur devez quoi ? » Et j'ai dû déclarer spontanément : « TOUT ! » Comme on n'était pas satisfait de cette réponse, jugée trop imprécise, j'ai ajouté deux prépositions qui résument mes principaux acquis de dix ans de pensionnat : Je dois aux Ursulines d'abord, un respect profond pour les valeurs spirituelles et ensuite un indéfectible attachement aux choses intelligentes.

Je venais tout juste d'avoir sept ans quand on me fit entrer au « petit-Mérici » (par opposition au « grand » qui existe maintenant). C'était un couvent vraiment

1. Madame Désilets Bonenfant a fréquenté les Ursulines de 1924 à 1934; elle a oeuvré dans diverses institutions caritatives et culturelles; elle est une ancienne présidente de l'Amicale. Voir l'article de Gaston Bernier « *In memoriam: Yolande Désilets-Bonenfant (1917-2008)* », *Québecensia*, vol. 28, no 1, mai 2009, p. 21.

exceptionnel, qui dispensait les quatre premières années du cours primaire à une quarantaine d'élèves, dont une moitié pensionnaire, et l'autre moitié, demi-pensionnaire. Cette grande et belle Maison avait été construite à la fin du siècle dernier par l'architecte Stavely pour un monsieur au nom déjà sanctifié : il s'appelait Thomas Beckett. Le terrain, immense, avait été acheté d'un M. Allan Guilmore dont l'abrupte côte des Plaines d'Abraham a gardé le nom. – Leur résidence s'appelait alors « Villa Marchmount » parce que bâtie sur un mont qui pouvait s'escalader depuis la rive du fleuve, par un petit sentier, sortes de marches naturelles, par où d'ailleurs quelques soldats anglais s'étaient aventurés à l'aube d'un certain jour de mélancolique mémoire, le 13 septembre 1759.

Les Ursulines acquièrent ce domaine en 1899 et en 1902 le Petit-Couvent fut inauguré avec, comme Supérieure Mère-de-la-Providence Audet et six autres religieuses. Depuis ce temps, mille quatre-vingt-quatre (1084) enfants avaient eu le bonheur d'y étudier, jusqu'en 1930 où la Maison devint la résidence des employés. En 1955, on y établit le Généralat de l'Union régionale des Ursulines et, en 1971, Sœur Marguerite Couture, dépositaire du Vieux Monastère et grande femme d'affaires, au nom de la Communauté, cédait (lire vendait) le tout à la Caisse de dépôts et placements. En 1975, ... dans la nuit du 4 au 5 octobre, le « petit-Méridi », l'ex-Villa Marchmount, fut démoli. (La Société des monuments historiques et, particulièrement, madame France Pratte, n'en sont pas encore consolées!) Toutes ces dates et tous ces faits m'ont été communiqués par Sœur Germaine Roy du Collège Méridi, l'ancienne École Normale érigée en 1930 sur la parcelle conservée du domaine ancien; et je la remercie cordialement.

Le « petit Méridi » de mon enfance était une résidence magnifique : escaliers monumentaux aux rampes d'acajou, foyers de marbre, lustres de cristal, vastes portes coulissantes recouvertes de miroirs, demeure tellement somptueuse que même la Supérieure s'appelait Borgia ! (*Rires*) Saint-François-Borgia, bien sûr, une bonne Mère au teint rose que je revois encore penchée sur nous ... car nous étions petites ...

Mon début fut malaisé; ce n'est pas courant qu'une fillette à peine dotée de ce qu'on appelait alors « l'âge de raison » se voit tout-à-coup transplantée du nid familial au pensionnat : il fallait revêtir une lourde

robe de serge noire à larges plis et collet haut; il fallait apprendre à faire sa toilette toute seule sans l'aide de maman, à faire son lit et à garder en ordre sa commode et son pupître; il fallait surtout garder silence en des lieux où d'habitude, la langue facilement se délie. Le premier « parloir », c'est-à-dire, la première visite de la famille, le dimanche après la rentrée, fut orageux ! Je suppliais mes parents de me laisser retourner à la maison et ils résistaient, « pour mon bien », disaient-ils. – Devant leur détermination à ne pas me ramener avec eux, j'éclatai en sanglots bruyants, en protestant bien haut, je criais : « j'veux pas rester ! j'veux m'en aller, » et je m'accrochais à eux, désespérément.

Mère Supérieure Borgia, ameutée par l'éclat, sortit de son bureau et entama, tout de suite ce qui, j'imagine, fut le commencement de mon éducation. « Voyons, ma petite fille, dit-elle, calmez-vous – (on nous disait « vous »). Laissez partir vos parents, vous leur faites de la peine. Et puis, vous allez voir, (elle devenait prophétique) vous allez aimer ça ici, vous allez vous faire des amies et, surtout vous allez vous instruire, vous allez apprendre beaucoup de belles « choses ». Alors, dans un sursaut de désespoir (je me jetai par terre) en criant : « J'en sais assez, j'en sais assez !! » (*Rires*) On me releva, mes parents s'esquivèrent et Mère Saint-François de Borgia, la main sur mon épaule, me rasséra, me résonna et réussit à me persuader qu'il me restait sans doute quelques petites connaissances à acquérir.

L'angoisse passée, le reste de mes quatre années à Méridi a filé comme un charme. Avec douceur, on nous apprenait à nous plier au règlement, à travailler avec ardeur pour meubler notre esprit, à aider les autres et à faire des sacrifices. (Ce qui ferait sans doute crier holà à présent!) C'est à Méridi que j'ai appris à ne pas être capricieuse, à manger de tout, même d'un certain gruau du petit déjeuner, grisâtre et déjà refroidi que je réussissais à avaler malgré tout, grâce à un épais recouvrement de cassonade. (*Rires*)

Toutes les matières scolaires étaient intéressantes et présentées comme des découvertes : l'anglais aussi bien que le français, l'arithmétique, l'histoire et la géographie. – Je me rappelle la toute première phrase que j'ai réussi à produire dans la langue de Shakespeare, c'était : « I do my best to learn ! » (c'était probablement pour faire oublier le : « j'en sais assez » du début. (*Rires*))

Le catéchisme aussi, bien sûr, était une matière importante, nous l'apprenions tous les jours. Une fois par semaine, M. l'Aumônier venait rencontrer les quatre classes réunies pour une leçon spéciale, il nous soumettait ce qu'il appelait des « exemples » pour voir si nous nous démêlions bien dans les arcanes de la Foi. Mais un jour, M. l'Aumônier d'alors, M. l'abbé Victorin Germain (frère de deux Ursulines, Mère Saint-Victor et Mère Sainte-Antoinette du grand couvent) nous expliquait le Baptême. Après en avoir énuméré les trois catégories qui sont le baptême d'eau, le baptême de désir et le baptême de sang qui est le martyr, il nous soumit le cas suivant : supposons, nous dit-il, que vous allez faire baptiser un bébé à la campagne, en plein hiver, en voiture à cheval (c'était dans les années 20), soudain, le cheval s'emballa, la voiture versa, (voyez, il avait le sens du dramatique) la voiture versa, l'enfant tombe dans la neige, étouffe et va mourir sans avoir reçu le sacrement de baptême, qu'allez-vous faire ? – Aussitôt une de mes petites compagnes, très énergique, voire héroïque, s'écrie : « Il faut lui donner le baptême de sang ! » (*Rires*). Monsieur l'Aumônier ne put s'empêcher de rire, devant le christianisme quelque peu agressif de cette bambine, qu'il vaudrait certes mieux ne jamais demander comme marraine plus tard. (*Rires*) – Vous ne pensez pas, reprit-il, qu'il faudrait, au contraire, prendre de la neige, la faire fondre dans les mains et administrer le baptême d'eau ? En cas d'urgence, tout chrétien baptisé peut devenir à son tour ministre du baptême – (je ne l'ai jamais oublié).

La deuxième matière en importance, c'était comme il se doit, le Français : grammaire, analyse, composition et dictées... Les difficultés de la langue, combien nous en avons vu ! (Vu : v – u – vu - le participe précédé de « en » reste invariable, nous avons vu « de cela », le « en » est complètement indirect).

Sœur Suzanne Prince, longtemps directrice des études au Collège Mérici, énumérait une fois, en le déplorant sans doute, devant moi les innombrables matières inscrites au programme de nos jours : Nous autres, dit-elle, dans notre temps, on apprenait rien, mais on l'apprenait à fonds !! (*Rires*)

On apprenait, on apprenait, mais les institutrices se montraient souples et incroyablement bienveillantes : je me rappelle une certaine dictée où j'avais écrit « encor » sans un « e » muet à la fin – et la maîtresse ne m'avait

pas mis de faute. Sachant que mon père commettait parfois des vers elle avait dit : « vous avez pu le voir déjà écrit de cette façon, parce que dans les poésies, on peut se permettre une licence pour la rime ! » Combien de maîtresses de français auraient les mêmes délicatesses de nos jours ?

L'abbé Germain dut nous quitter, appelé à d'autres fonctions. Son remplaçant, l'abbé Charles East adopta une toute autre approche; il se mêlait à nous durant les récréations, causant et partageant nos jeux. Un beau jour d'hiver, je m'apprêtais à descendre, en traîne sauvage, la longue côte (où s'étaient maintenant les immeubles des Jardins Mérici), quand M. l'Aumônier me demande : « Voulez-vous que je fasse cette glissade avec vous ? » Or, il n'était pas très grand. Folle de joie à l'idée d'avoir trouvé un compagnon, qui en plus, m'aiderait à remonter la traîne, je lui sautai au cou et l'embrassai. Stupéfaction ! Scandale !! Je n'eus pas eu le temps d'effectuer ma descente, la maîtresse me prit par le bras et me traduisit illico devant la Supérieure qui m'expliqua que mon geste était un grand manque de respect, qu'il faut réprimer ses élans ma fille et contrôler ses impulsions. C'est d'ailleurs une leçon qui me sert encore. (*Rires*) « La maîtrise de soi, me dit-elle, est une grande qualité, tâchez de l'acquérir ». Fin de la citation. (*Rires*)

Le bulletin mensuel suivant prolongea ma honte : « conduite, médiocre, (c'était la plus mauvaise note !) politesse, médiocre : mes parents, sidérés, demandèrent des explications... qu'on leur donna : ... leur fille explosait parfois en éruptions affectives... il faudrait sans doute, l'avoir à l'œil... Ce fut mon plus gros délit, mon seul à vrai dire et – tout le reste est littérature, histoire, chant, dessin, théâtre même (je me rappelle une pièce où je jouais Monsieur de Scudéry !) et harmonieuses leçons de piano avec la très douce Mère Marie-de-Lourdes.

Les quatre années écoulées, adieu petit Mérici ! C'était le « grand couvent, celui de la rue du Parloir, celui-ci même, qui m'accueillait dans ses murs.

La première vertu qu'on m'enseigna dès la rentrée, ce fut l'humilité. La lourde « porte conventuelle » venait tout juste de se refermer sur moi, quand la Portière, Mère Saint-Gabriel, me dit : « Vous savez ma petite fille, j'ai bien connu votre grand-mère, elle était ma compagne. » Puis, dans une évocation assez... « frivole » et plutôt

étonnante chez une religieuse elle enchaîne : « c'était la plus belle fille de Québec! » je me réjouis rétrospectivement pour ma grand-mère et je lui rendis grâce « in petto » mais Mère Saint-Gabriel poursuit, simplement, cruellement : « vous ne lui ressemblez pas du tout! » (*Rires*)

Le soir même, difficile premier soir où, depuis la cave où étaient remisées nos valises nous devions remonter vers le dortoir, trois étages, plus haut, et transporter notre trousseau, uniformes, objets de toilette, vêtements, serviettes et literie, je m'égarai ! Émergeant du sous-sol, les bras chargés de fourniment, plutôt que de tourner à gauche je virai à droite et me voilà dans un long corridor, silencieux, inconnu, bordé de portes closes et de fenêtres obscures. À angle droit, je trouve quatre ou cinq marches descendantes, (étaient-elles bien là tout à l'heure ?) je les franchis : un autre corridor se déploie, j'avance, toujours cherchant l'escalier de mon dortoir, j'aperçois enfin d'autres marches, ascendantes celles-là où je veux m'engager quand une religieuse sortie de je ne sais où, me dit : « Hé ! que faites-vous là ma fille ? Vous vous en allez chez l'Aumônier ! » (*Rires*) – Était-elle au courant de mon aventure de Mérici ? Cette tache me suivrait-elle à jamais ? (*Rires*) La communauté tout entière se méfierait-elle dorénavant de l'enfant imprévisible aux élans intempestifs ? J'en eu des sueurs froides ! On me ramena dans le droit chemin, mais j'appris, dès ce jour, la prudence et l'importance de bien savoir où l'on va !

Dès le lendemain commençait « la formation ursuline » : lever à 6 heures et demie, toilette rapide, messe, petit déjeuner (pas de gruau gris au grand couvent). Une réunion générale à la grande salle d'étude de notre division. – J'avais onze ans, j'étais chez les moyennes, division Sacré-Cœur sous la houlette de l'inoubliable de Mère Saint-Victor, sœur de l'abbé Germain, mon premier aumônier). Après énumération des horaires, localisation des classes, liste de livres et de fournitures scolaires et autres renseignements généraux, tout le monde descendait au réfectoire pour une première leçon. L'éducation dispensée par nos Mères ne voulait négliger aucun aspect de la vie quotidienne; on devait commencer par le commencement : les bonnes manières à table. Les élèves qui ne savaient pas qu'on doit garder les bras près du corps et que les ustensiles doivent rester dans l'assiette, l'apprenaient ce jour-là et s'en souviendraient à l'avenir. On nous initiait aux « signes » car

vous vous rappelez, nous devions manger en silence : le pain sec, le pain beurré, le sel, la « chaudière » se demandaient sans mot dire. Ah ! cette chaudière ! bucolique récipient circulaire où l'eau savonneuse du début devenait vite plutôt nébuleuse quand, chacune y avait nettoyé son couvert ... (*Rires*) Dès le repas suivant, la maîtresse vérifiait si la leçon avait porté fruit; ramenant délicatement un avant-bras trop envahisseur ou rapatriant un couteau égaré en pente douce à côté de l'assiette; dorénavant, plus besoin de vérifier, le bon pli était pris, à jamais, pour tout le monde.

Parmi les disciplines enseignées aux Ursulines, les arts tenaient une place très importante. Dès le premier matin, on prenait les inscriptions : qui apprendra le piano ? le violon ? la harpe ? ou d'autres instruments ? qui fréquentera le studio de peinture ? de fusain ? d'aquarelle ? Des classes de dessin ordinaire figuraient pour tout le monde au programme, de même que le solfège et le chant enseignés par un véritable rossignol, Mère de l'Incarnation.

C'est Mère Marie-de-l'Assomption qui était l'artiste officielle, maîtresse absolue des studios. Les très larges tables sur lesquelles elle nous faisait travailler, tenaient sur de grosses pattes élégamment sculptées, c'est qu'elles avaient été fabriquées avec d'anciens pianos carrés. Les peintres en herbe, que nous étions, pouvaient soit copier des modèles ou s'exprimer d'après nature. Mais il y avait des modes : certains paysages et certaines compositions plus populaires que d'autres se trouvaient reproduites à de nombreux exemplaires. Et je me rappelle avoir vu bien des années plus tard, au moins dans deux différentes salles d'attente de médecins de Québec, la fameuse « nature morte aux huîtres » sur laquelle plusieurs élèves avaient bûché et qui était le grand souvenir de Mère de l'Assomption. (*Rires*)

C'est Mère Saint-Ignace qui régnait sur la musique. De grands pianos à queue trônaient à la salle de réception, mais on ne les utilisait que lors des concerts. Pour la pratique quotidienne, de petites salles à pianos droits nous étaient allouées. Chacune de ces « cellules musicales » devenait à son tour un « îlot de joie » quand la jeune musicienne, après s'être appliquée aux gammes et arpèges, pouvait passer aux « vrais morceaux » et laisser chanter son cœur. « Pas trop de sentimentalité ! » prévenait le professeur. « De la mesure en tout ! » Celle-là aussi suggérait que je modérasse mes élans ! (*Rires*) (je

m'en tiens toujours à l'imparfait, mais celui-là est du subjonctif.) (*Rires*) Quant à la harpe, le tintamarre des autres corps sonores empêchait qu'on l'enseignât aux mêmes heures. C'est donc à la fin du jour, dans le clair-obscur de la grande salle de réception justement, que j'allais égrener les notes perlées de ce céleste instrument. Là aussi il fallait éviter l'excès de sentimentalité et garder à la fois la mesure et de la mesure !

Vous vous rappelez, le pensionnat des Ursulines comptait trois sections (les petites, les moyennes et les grandes) avec chacune une religieuse responsable, qu'on appelait maîtresse de division. Le demi-pensionnat en avait tout autant. Mère Saint-Victor, maîtresse de la seconde Division, avait trois passions, (au moins !). (*Rires*) L'Histoire, la littérature... et les étoiles. (*Rires*) Dans un couvent comme le nôtre, fondé par Marie-de-l'Incarnation, où avaient défilé le Père Lallemand, les martyrs jésuites, Mgr de Laval, et tous les gouverneurs, où l'on conservait le crâne de Montcalm, on se devait de ne point négliger l'Histoire. Mère Saint-Victor vibrait et nous avec elle, quand elle racontait l'épopée des fondateurs et l'héroïsme des martyrs... mais l'Histoire de France la passionnait aussi; je me rappelle d'excitants débats proposés par elle certains jours de congé; elle demandait, par exemple : « qui, de Louis XIV ou de Napoléon est le plus grand, et pourquoi ? » La question, si je me rappelle bien, n'a pas été tranchée de façon définitive ... (*Rires*)

La littérature la transportait également – elle nous lisait les poètes : Lamartine, Victor Hugo – les prosateurs aussi Chateaubriand, et plus près de nous Xavier de Maistre, René Bazin (l'oncle d'Hervé). Elle nous encourageait à remplir des « cahiers d'extraits » où retrouver plus tard nos auteurs favoris. Elle nous ouvrait la bibliothèque, conseillant tel ouvrage, recommandant tel auteur. C'est aux Ursulines que j'ai lu la très belle série des Contemporains du Chanoine Le cigne, et c'est pendant l'étude, mes devoirs terminés, que j'ai ri aux éclats devant la Peggotty du David Copperfield de Charles Dickens. Quant aux étoiles... Mère Saint-Victor en rêvait. Elle aurait voulu être une étoile, nous avait-elle confié. (*Rires*) Les étoiles... l'idéal ... le ciel... Ces mots faisaient titiller ses yeux gris... et les soirs de beau temps, nous attrapions des torticolis à regarder en l'air avec elle Betelgeuse et Cassiopée. Un jour de congé, où le temps trop vilain nous confinait à l'intérieur, elle nous proposa un jeu-concours. Il s'agis-

sait de trouver dans nos têtes ou dans nos livres (dans nos cahiers d'extraits), « quelque chose de beau et de le coucher sur papier. » Un prix serait accordé à l'auteur de la meilleure trouvaille. Inutile de dire que toutes se mirent à fouiller, dans leur mémoire d'abord, puis dans leurs bouquins; on ouvrit la bibliothèque, s'arrachant les recueils de citations, on effeuilla tour à tour Madame de Sévigné, Boileau, Louis Veillot, Pascal ; on plongeât dans les poètes et surgirent des alexandrins : « rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur! » ou « Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ! » (*Rires*) Bref, ce fut une plongée totale dans le culturel, le littéraire, l'intellectuel et le spirituel. Et nous remîmes nos feuilles. – Le verdict devait être rendu le soir même, après le souper... Nonobstant les plus fines fleurs de l'esprit cherchées et recueillies par nous tout au long du jour, malgré les perles, les diamants mêmes accumulés sous nos plumes, au mépris de Hugo, Musset, Racine, Corneille et compagnie, celle qui fut déclarée vainqueur et gagna le prix... avait collé, au milieu d'une page blanche, une petite étoile en papier doré. (*Rires*) Un sombre murmure parcourut la salle... (*Rires*) Mais il ne fallait pas manifester de « mauvais esprit ». Les étoiles avaient triomphé ! Il fallait accepter, ronger son frein ... cacher son mécontentement et, éventuellement, offrir sa déconvenue au Seigneur. (*Rires*)

Le Seigneur, il était présent; omniprésent mais son joug était doux... Nous étudions de nouveaux manuels de catéchisme qui s'appelaient « Dogme », « Morale » et « Moyens de salut et Culte » – plus tard, quand nous serions chez les grandes nous aborderions l'Apologétique – Les offices religieux étaient fréquents, mais beaux et inspirateurs – Pas de « dévotionettes » – un culte viril et raisonnable – « Voyez comme notre bienheureuse Mère fondatrice était sage, me dit un jour une religieuse ursuline, chez elle, pas d'exaltation, pas de lévitation, elle garde toujours les deux pieds bien à terre ! » Toujours et en tout de la mesure ! ... et contrôler ses élans ...

Même si les exercices spirituels tenaient une place importante dans notre éducation les exercices corporels n'étaient pas oubliés pour autant... « Une esprit sain dans un corps sain » nous redisait-on souvent. Nous faisons de la « callisthénie ». Un mot qui ne figure même plus au dictionnaire mais qui veut dire « gymnastique » – Et nous faisons du sport. Du patins à roulettes, au sous-sol, dans un vacarme épouvantable,



du patin à glace en hiver, du ballon-panier et une sorte de baseball féminisé qui avait nom « balle-au-camp ». Mère Saint-Victor elle-même en avait fixé les règles : Tout le monde joue : la division est séparée en deux, les rouges et les bleus. Chacune lance la balle à son tour, avec une raquette et va courir sur les buts jusqu'à ce que la balle revienne... Parcourir les trois buts faisait inscrire un point. Chaque cinq points nous conférait un grade curieusement militaire, – on passait de simple recrue à caporal (hommage sans doute à Napoléon) puis sergent, puis sous-lieutenant, lieutenant, et puis capitaine, colonel et enfin général. Parvenue à ce très haut niveau, la joueuse de balle-au-camp songeait peut-être à la retraite, nenni ! Mère Saint-Victor veillait ! on ne lâchait pas, car on pouvait encore monter plus haut. Après général, avec cinq autres points, on était proclamé roi (hommage à Louis XIV). Et puis, si vraiment, on avait réussi cinq fois encore, après le lancer, un complet tour de piste, on était sacré Empereur !! (*Rires*) avec deux ou trois empereurs dans la Division, en général l'année était terminée. (*Rires*) –

C'est Mère Saint-Luc Larue, maîtresse de Division des grandes, qui dirigea mes dernières années aux Ursulines. Je revois encore son large front serré sous le bandeau, et ses beaux yeux noirs qui lançaient parfois des éclairs. Mère Saint-Luc nous « raisonnait » – nous « expliquait » – « discutait avec nous ». « Voyons donc, ma fille, vous voyez bien que vous vous êtes trompée ? Reconnaissez-le et recommencez ». Elle visait à nous « former » en prévision de l'avenir. – « et reconnaître ses torts est une qualité précieuse » – « quand vous serez dans le monde »... nous disait-elle souvent. Le monde, c'était l'extérieur du couvent, la ville, la province, le pays, toutes les réalités qui nous échappaient totalement d'ailleurs, encerclées que nous étions à l'abri des vieux murs. Nous n'avons absolument pas eu connaissance de la grande crise de 1929-30 qui partout déchira la société.

Intra-muros, toutes les élèves étaient égales; jamais, nous n'avons pu déceler de différences économiques ou sociales qui pouvaient exister chez les parents d'élèves. Si il y eut des riches et des moins riches, personne ne l'a su. Jamais non plus, nous n'avons senti la moindre discrimination entre francophones et anglophones. Dès 1759, les Ursulines avaient accueilli sans distinction blessés anglais et blessés français. Il y eut très tôt et de tout temps depuis, des religieuses anglophones et des

élèves anglophones à qui on faisait l'école dans leur langue. Les professeurs d'anglais, nos professeurs d'anglais étaient des religieuses anglaises ou irlandaises, ce qui nous assurait un bien meilleur accent. Sans douleur et sans préjugés, nous devenions bilingues entremêlant dans l'harmonie Molière et Shakespeare – Une phrase est restée célèbre prononcée, par Mère Saint-Scholastique qui dit un jour à une élève : « Go to the blackboard and shut the guichet en passant ! » (*Rires*)

Bien sûr, dans les dernières années, la teneur des études s'intensifiait : nous piochions le latin avec Mère Sainte-Marie, les sciences avec Mère Sainte-Édith : nous effectuions des expériences de laboratoire (les vases communicants et la machine pneumatique). Nous apprenions l'anatomie (morceaux choisis). (*Rires*) et même la paléontologie cette discipline si extraordinaire qu'avec une seule dent, on peut reconstituer en entier un animal préhistorique. (*Rires*) – Notre petit manuel racontait justement la découverte de l'« eozone canadienne » qui vivait ici même, au Canada, il y a des millions d'années. Quand j'ai voulu faire partager mon enthousiasme à ma mère, elle ne m'a pas crue. – C'est elle qui avait raison; dix ans plus tard, on apprenait en fait que cette fabuleuse créature n'avait jamais existé !

Les Mères Ursulines voulaient faire de leurs élèves des « femmes complètes » ayant « des clartés de tout » comme on disait au 18<sup>e</sup> siècle : j'ai donc appris des éléments de comptabilité, des leçons d'hygiène et de premiers soins et même quelques leçons de cuisine avec une maîtresse au nom prédestiné, Mère Sainte-Julienne ! (*Rires*) La seule de ses recettes que je me rappelle c'est une « façon d'apprêter les restes »... (*Rires*) mais le feu a malheureusement pris dans ma poêle mais on m'a montré comment l'éteindre.

Dix ans chez les Ursulines, ça marque ! On nous reconnaît « rien qu'à voir » paraît-il : le naturel et la simplicité seraient notre image de marque ! quant à la difficile ascèse de maîtriser ses élans ... rien n'est jamais complètement acquis... mais, grâce à la formation de mes bonnes Mères, j'y arrive... enfin, la plupart du temps !

(*Applaudissements*)

Transcription réalisée en juin 2009  
par **Hélène Cantin** (*Versif. 1962*)

# HOMMAGE À GEORGINA LEFAIVRE (*GINEVRA*)



La Ville de Québec dévoila, le 11 septembre 2008, 16 nouveaux épigraphes identifiant le lieu où vécurent des hommes et des femmes qui marquèrent la vie de la capitale. Parmi ces plaques commémoratives, installées sur les façades des maisons, il y en a une qui nous intéresse tout particulièrement : elle orne la façade du 318, rue Fraser, où notre consoeur Georgina Lefavre vécut les 16 dernières années de sa vie.

Née à Québec en 1873, dans le quartier Montcalm, Georgina Lefavre est une ancienne élève des Ursulines de Québec où elle étudie de 1880 à 1888. À l'instar d'autres femmes de lettres formées dans cet établissement d'enseignement durant la dernière moitié du 19<sup>e</sup> siècle, Georgina contribue activement à

la vie littéraire québécoise. Elle fait partie du premier groupe de femmes journalistes qui émerge au Québec avec l'arrivée de la grande presse générale. Pionnière du journalisme féminin dans la ville de Québec, elle exerce ce métier avec assiduité et vit de sa plume de 1902 à 1933.

De 1902 à 1905, Georgina Lefavre collabore à divers périodiques, magazines féminins et journaux de Montréal pour lesquels elle rédige des commentaires sur des sujets variés. Elle commence véritablement sa carrière de journaliste en 1905, alors qu'elle est nommée rédactrice des pages féminines au journal *Le Soleil* et signe des chroniques sous le pseudonyme de Ginevra.

Tel que le souligne la notice biographique que lui consacre le Service de la culture de la Ville de Québec, Georgina Lefavre « sera la première femme journaliste à occuper le même poste pendant plus de 25 ans, ce qui témoigne de sa popularité auprès des lecteurs et de l'intérêt qu'elle suscite ».

Elle signe aussi divers articles sous les pseudonymes de Geneviève, Cousine Avette et Tante Josephite. En plus de rédiger quelques contes et nouvelles et des articles pour les revues *Culture* et *L'Action catholique*, elle donne des conférences sur des sujets littéraires et éducationnels. Fait notable, elle participe au premier Congrès de la langue française au Canada, tenu à Québec en 1912, auquel elle est invitée avec d'autres femmes journalistes, connues et influentes, à se prononcer sur des sujets qui les touchent de près.

À la demande de ses fidèles lectrices, elle publie en 1919 *En relisant les vieilles pages*, un recueil de ses chroniques parues dans la page féminine du journal *Le Soleil*. Encouragée par l'accueil sympathique fait à son premier volume, elle publie en 1922 un autre recueil, *Billets de Geneviève*, réunissant plusieurs courts articles qu'elle qualifie de « croquis de la vie qui passe », livrés à ses lecteurs dans une autre page du *Soleil*. En outre, elle est la coauteure, avec Marie Étienne Gagnon-Ratté, du recueil de poésie *Au temps des violettes*, paru en 1928.

Très engagée sur le plan social, Georgina Lefavre s'implique dans divers organismes charitables et religieux. Elle est membre de la Ligue catholique féminine ainsi que fondatrice et présidente de l'Œuvre de l'apostolat laïque féminin. Atteinte de tuberculose plus jeune et ayant vaincu la maladie, elle se dévoue au sein de la Ligue antituberculeuse de Québec comme secrétaire pendant plus de 30 ans, de 1916 à 1947. Très attachée à son Alma Mater, elle fait encore office de pionnière en s'associant à la création de l'Amicale des Ursulines de Québec dont elle est considérée comme la fondatrice.

Nommée vice-présidente du premier congrès des Associations fédérées des anciennes élèves des couvents catholiques du Canada qui se tient à

Montréal en février 1929, Georgina Lefavre poursuit son travail de préceptrice et, quelques années plus tard, elle se voit confier par la Supérieure du Vieux Monastère l'organisation de l'Amicale des Ursulines de Québec dont la première assemblée générale aura lieu le 16 août 1932. Elle est saluée comme l'instigatrice et l'âme dirigeante de ce mouvement qui permet aux anciennes élèves de renouer des liens entre elles et avec leurs Mères Ursulines. Elle en préside les destinées jusqu'en février 1944, considérant comme un privilège de pouvoir remplir ce devoir de gratitude et d'attachement filial à son Alma Mater.

Femme de lettres et de dévouement, Georgina Lefavre décède en 1951 et est inhumée auprès des siens au cimetière Belmont.

### **Raymonde Beaudoin** (Philo II 1965)

Sources : Marie-Paule Desjardins, « Georgina Lefavre », *Dictionnaire biographique des femmes célèbres et remarquables de notre histoire*, Montréal, Guérin, 2007, p. 299; Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec*, Québec, PUL, 1991; Ville de Québec, Service de la culture, programme des épigraphes, 2008.

# UNE FEMME EN TEMPS DE GUERRE



**D**epuis la fondation de Québec, nos très chères mères se sont dévouées à l'éducation qui nous a modelées accomplies et prêtes à changer le monde chacune à notre façon. Les Ursulines de Québec ont plus qu'appliqué des standards d'instruction ; nous y avons développé une soif de connaissances qui nous pousse inévitablement à la découverte de l'inconnu. Pilier de la société québécoise par l'œuvre de notre bienheureuse Marie de l'Incarnation, cette institution a été, de tous temps, aux premières loges des tournants de notre histoire. La Bataille des Plaines d'Abraham remue encore les

foules 250 ans plus tard et nous remercions parfois le ciel que les insurgés ne se ruent plus baïonnette à la main. Au cœur de cette bataille, Sœur Esther Wheelwright, dite Mère Marie-Joseph de l'Enfant-Jésus, a permis d'épargner aux religieuses les affres de la guerre.

Née le 10 avril 1696, dans le comté de Wells en Nouvelle-Angleterre, la jeune Esther est capturée à l'âge de 7 ans par les Abénaquis, alliés des Français au sein des conflits les opposant aux Anglais. Adoptée par une famille amérindienne, elle apprend leur

culture tout en ayant ses premiers contacts avec la religion catholique par l'entremise des missionnaires jésuites, venus convertir les premiers habitants et leur apprendre la langue française. Esther se retrouve donc à mille lieues de la société anglaise puritaine, elle en perd même sa langue pour utiliser celle de sa nouvelle famille. En 1708, celle-ci consent, sur les conseils d'un jésuite, à laisser partir pour Québec sa petite protégée, maintenant âgée de 12 ans. Le marquis de Vaudreuil la recueille et lui offre une vie digne de celle qu'il aurait offerte à une de ses propres filles. Il fait évoluer la jeune femme parmi les grands de Québec puisqu'il est gouverneur de la Nouvelle-France à ce moment. Il fait courir le bruit qu'Esther Wheelwright est née d'une riche famille anglaise pour que son retour chez les siens puisse se négocier contre une bourse contenant le plus de pièces possible. Le marquis décide de la faire instruire chez les Ursulines pour qu'elle y reçoive une éducation digne des filles de la haute société française. C'est donc à partir de 1709 que débute la vie mystique d'Esther et elle projette d'entrer au noviciat l'année suivante. Une tentative avortée de retour en Nouvelle-Angleterre retarde ses projets, mais la soulage du même coup puisqu'elle s'accrochait toujours à son rêve de devenir religieuse Ursuline. Elle devient finalement soeur Esther-Marie-Joseph de l'Enfant-Jésus à l'âge de 18 ans et sa vie monastique se déroulera au cours du déclin de l'empire français.

En 1759, a lieu la célèbre bataille des Plaines d'Abraham; prélude de la signature de la capitulation de la Nouvelle-France, par Vaudreuil, le 8 septembre 1760. C'est à cette époque que se prend la décision de nommer Sœur Wheelwright, maintenant âgée de 65 ans, supérieure de la communauté des Ursulines. On croit alors que ses origines anglaises permettront une meilleure collaboration avec le général James Murray qui prend les rênes de la ville. Celui-ci promet que la communauté sera épargnée et demande aux religieuses d'utiliser leurs bâtiments à titre d'hôpital en temps de guerre. Il pourrait sembler téméraire de la part d'une religieuse de négocier avec l'armée anglaise, mais le parcours hors du commun de Mère Marie-Joseph de l'Enfant-Jésus l'avait parée à toute

éventualité. Murray a été considéré comme un homme de compromis qui prenait en compte les habitants de souche. L'influence de la supérieure du moment y est peut-être pour quelque chose, et après tout, ne dit-on pas que derrière chaque grand homme se trouve une grande femme ? Sœur Wheelwright s'éteint à l'âge de 84 ans ; elle aura occupé son poste de supérieure pendant 12 ans, négociant avec les Anglais et assurant la stabilité des Ursulines.

Le 13 septembre 1759 reste un important moment de notre histoire où un combat a fait naître en chacun de nous des valeurs qui sont caractéristiques de la société québécoise actuelle. Nous avons peut-être perdu une bataille, mais nous avons gagné une identité qui nous est propre. Comme à chaque année, nous célébrerons la St-Jean-Baptiste, date du premier débarquement des Anglais en Nouvelle-France. Par contre, nous ne commémorerons pas la Bataille des Plaines, tournant de notre histoire il y a 250 ans. De notre côté, rappelons-nous le rôle de Sœur Esther Wheelwright dans la politique de conciliation envers les Canadiens-Français du général James Murray. Marie de l'Incarnation a agi sur notre destin en jouant les éminences grises auprès de la cour de France et a laissé sa trace féministe puisque le Québec est une terre riche en femmes d'avant-garde. Sœur Wheelwright a quant à elle permis la survie de notre identité, maintenant reconnue à travers le monde. Des femmes d'exception telles que Esther Wheelwright doivent nous laisser fières d'être d'anciennes Ursulines et nous devons continuer, chacune à notre façon, d'influencer un tant soit peu notre destin et celui de celles qui nous suivront.

**Marie-Claude Letellier** (*Secondaire V, 1998*)

# COMMÉMORATION DE LA MORT DE MONTCALM ET DES VICTIMES DE LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM



Le 11 octobre 2001, les restes du général Louis-Joseph, marquis de Montcalm, quittèrent la chapelle des Ursulines de Québec pour être déposés dans un mausolée érigé à sa mémoire, à proximité du Mémorial aux victimes de la guerre de Sept Ans, aménagé dans le cimetière de l'Hôpital Général de Québec.

Le cercueil contenant les restes de Montcalm fut recouvert du drapeau royal de France, placé sur un chariot attelé de quatre chevaux et escorté par une garde d'honneur commandée par un officier. Le cortège, composé de soldats du XVIII<sup>e</sup> siècle (reconstituteurs historiques) en uniformes de parade, de représentants de la famille Montcalm et de nombreux dignitaires, emprunta, à pied, les rues Donnacona, des Jardins, de la Fabrique, Saint-Jean et d'Aiguillon, la côte d'Abraham, les rues de la Couronne et Saint-Joseph et le cours Langelier, jusqu'au cimetière.

Cette cérémonie, haute en couleur, visait à permettre à un grand général d'aller rejoindre une partie de ses troupes, soit plus de 1 000 soldats français et canadiens-français qui reposent, depuis maintenant 250 ans, dans le cimetière de l'Hôpital Général. Plusieurs de ces soldats que les Augustines avaient recueillis et soignés en vain, avaient été

blessés à mort lors de la bataille des plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, et lors de la bataille de Sainte-Foy, le printemps suivant. Grâce à un registre mortuaire tenu par les religieuses et conservé dans les archives de l'hôpital, leurs noms apparaissent sur une quarantaine de plaques de granit, classés par régiment et par année du décès. Ces plaques, le cimetière planté d'arbustes et une sculpture de granit et de bronze intitulée « Traversée sans retour », œuvre de Pascale Archambault, composent l'ensemble du Mémorial dédié aux victimes de la guerre de Sept Ans.

La guerre de Sept Ans opposa la France à l'Angleterre de 1756 à 1763. La bataille des plaines d'Abraham, qui fut de courte durée, tout au plus 30 minutes selon les historiens, constitue un des événements marquants de ce conflit qui allait changer le cours de notre destin et de l'histoire de l'Amérique du Nord, dont plus de la moitié fut cédée à l'Angleterre par la France lors de la signature du traité de Paris en 1763.

Vainqueur de la bataille des plaines d'Abraham, le général britannique James Wolfe perdit la vie sur le champ de bataille. Son corps fut rapatrié en Angleterre et inhumé dans l'église St-Alphage de Greenwich, en banlieue de Londres.

Le général Montcalm, défait et blessé, revenait à cheval vers la ville lorsqu'il fut atteint mortellement au dos par une balle perdue, à quelques pas des portes Saint-Louis. Conduit dans la maison du chirurgien Arnoux sur la rue Saint-Louis, il y mourra le lendemain, 14 septembre 1759, vers les cinq heures du matin. Il était âgé de 48 ans.

Les archives des Ursulines nous apprennent que la Cathédrale de Québec avait trop souffert des bombardements de l'armée anglaise pour recevoir la dépouille mortelle de Montcalm. On décida plutôt de l'inhumer dans la chapelle des Ursulines. Celle-ci se trouvait dans un état plus convenable pour hériter des restes du général, même si elle avait été endommagée par des boulets qui avaient traversé le toit et le plancher en plusieurs endroits. Un de ces projectiles ayant fait un énorme trou dans le plancher tout près de la grande grille, on choisit d'y aménager la fosse du général. Par ailleurs, la confusion qui régnait alors dans

la ville était telle qu'il s'avéra impossible de trouver un menuisier pour lui faire un cercueil. Ce fut le contremaître des Ursulines, connu selon leurs traditions sous le nom de « Bonhomme Michel », qui rassembla quelques planches et parvint à fabriquer une boîte quelconque dans laquelle on déposa le corps de Montcalm.

La cérémonie funèbre eut lieu le soir même du décès, vers les neuf heures. Le tout se déroula à la lueur des flambeaux. Le cortège défila en silence du château Saint-Louis à la chapelle des Ursulines, composé de membres du clergé ainsi que d'officiers civils et militaires, auxquels se joignirent des hommes, des femmes et des enfants désemparés et désireux de rendre ainsi un dernier témoignage d'estime à leur héros. L'abbé Jean-Félix Resché, le confesseur des Ursulines, présida la cérémonie à laquelle participa le chœur des huit religieuses qui étaient demeurées au monastère pour garder les lieux en l'absence du reste de la communauté évacuée à l'Hôpital Général. Puis, le cercueil du marquis de Montcalm fut enterré dans la fosse, tel qu'en atteste l'acte d'inhumation signé par les prêtres chanoines Resché et Collet.

Les archives rapportent une anecdote intéressante à ce sujet. Le soir du 14 septembre 1759, une fillette de 9 ans, faisant partie du cortège funèbre, assista à l'inhumation de Montcalm dans la chapelle des Ursulines. Elle s'appelait Amable Dubé et devint plus tard Ursuline sous le nom de Mère St-Ignace. Or, l'événement demeura à jamais inscrit dans sa mémoire, si bien qu'en 1833, à l'âge de 84 ans, elle put indiquer l'endroit précis de la sépulture du général.

C'est ainsi que lors de travaux de restauration de la chapelle, le corps du marquis de Montcalm put être exhumé. Toutefois, on ne retrouva que le crâne et une partie d'os d'un tibia. Ces restes furent déposés dans une châsse de verre et conservés précieusement dans l'enceinte du Monastère jusqu'en 2001.

Quelle ancienne élève des Ursulines de Québec ne se souvient pas de cette châsse de verre dont la présence lui était devenue familière et des nombreuses questions auxquelles elle eut à répondre de la part de parents, d'amis et de visiteurs s'enquérant de la véracité du fait qu'on puisse voir le crâne de Montcalm au Vieux-Monastère.

En 1831, une plaque commémorative offerte par le gouverneur Lord Aylmer, qui voulait ainsi rendre hommage au général Montcalm, avait été installée dans la chapelle extérieure du Monastère. Sur cette plaque en marbre

blanc et de forme ovale, qui se trouve dans la chapelle actuelle, on peut lire : « Honneur à Montcalm! Le destin en lui dérobant la victoire, l'a récompensé par une mort glorieuse ».

Dévoilée le 14 septembre 1859, à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort glorieuse de Montcalm, une autre plaque commémorative fut placée dans la chapelle extérieure des Ursulines par les bons soins d'un comité de citoyens de Québec désireux de célébrer cet événement et d'en perpétuer la mémoire. Sur ce marbre funéraire est gravée une inscription en latin rédigée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France. Cette inscription, dans sa traduction française, mentionne que « Les Français en pleurant déposèrent la dépouille mortelle de leur excellent chef dans la fosse, qu'une bombe en éclatant avait creusée pour lui, ... », reprenant ainsi l'opinion largement répandue, selon la tradition, que le marquis de Montcalm avait été enterré dans un trou de bombe. Par ailleurs, fait intéressant pour quiconque aime s'imprégner de l'esprit des lieux, les archives soulignent que la fosse où fut inhumé le général se trouvait à l'endroit où fut installée la plaque commémorative en 1859. Or, cette plaque se trouve dans la chapelle actuelle, rebâtie en 1901, au même endroit que précédemment.

Cette année, nous célébrons le 250<sup>e</sup> anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham. La commémoration de cet événement se révèle une occasion favorable pour prendre davantage conscience des conséquences tragiques qui ont résulté de cette guerre, tant sur le plan humain que matériel. Souvenons-nous que la ville de Québec, assiégée pendant plusieurs mois, fut brûlée et détruite en grande partie et que ses habitants, privés de récoltes suffisantes pour se nourrir et entretenir les quelques animaux qui leur restaient et sans bois pour se chauffer convenablement, connurent la famine et une misère extrême durant le long hiver qui suivit. Souvenons-nous également que plus de 10 % de la population périt à cause de cette guerre, sans oublier ces nombreux de soldats des deux camps ensevelis dans le champ de bataille où ils périrent, qui s'ajoutent à ceux inhumés dans le cimetière et aux abords de l'Hôpital Général.

**Raymonde Beaudoin** (*Philo II 1965*)

# DÉCOUVERTES À PARTAGER



Les armoiries de Marie de l'Incarnation, d'azur à trois glands d'or, avec, en chef, un soleil de même, sont celles de sa famille, les Guyart de Paris.

« Cet écusson sied admirablement à la Fondatrice du Monastère des Ursulines de Québec. Le gland, principe de vie, est jeté en terre par la grande servante de Dieu. Le Soleil vient féconder cette semence qui deviendra un chêne aux puissants rameaux pour chaque partie. Elle ne pouvait avoir plus riche écusson. »

Ce commentaire, provenant des archives des Ursulines de Québec, décrit d'une façon symbolique le rôle que jouera chez-nous Marie de l'Incarnation, cette grande mystique que Bossuet proclamait la « Thérèse du Nouveau Monde », la comparant ainsi à la grande Thérèse d'Avila.

Nous savons toutes que l'Amicale adopta comme blason les armoiries de Marie de l'Incarnation. La résolution passée à cet effet précise que le soleil représente l'éducation et l'instruction, tandis que les glands symbolisent l'accroissement qui doit se faire des dons reçus.

Nous savons moins, par ailleurs, que ces armoiries et

certains des éléments qui les composent se retrouvent en différents endroits de l'école et du monastère. Une balade en ces lieux, que nous avons effectuée pour vous, nous a permis de faire des découvertes intéressantes, voire même amusantes.

Comme le veut la rumeur, on peut effectivement voir les armoiries de Marie de l'Incarnation dans la salle de réception de l'école : d'abord, en plein centre de la partie supérieure de la porte d'entrée principale, puis un peu plus loin à l'intérieur de la salle, dans la partie droite de la frise qui borde le plafond au-dessus de la scène. Les deux écussons sont sculptés dans le bois. L'écusson qui est à l'entrée est bien visible. Par contre, il faut plus d'attention pour découvrir celui qui se cache dans la frise parmi d'autres symboles.

La visite de la mezzanine surplombant le tombeau de Marie de l'Incarnation s'avère des plus instructives. On y trouve un petit sarcophage en bois contenant les restes de madame de la Peltrie et de Mère Marie-de-St-Joseph, sur lequel on découvre, avec étonnement, les armoiries de Marie de l'Incarnation. Or, on comprend pourquoi en apprenant que ce petit sarcophage contenait les restes de Marie de l'Incarnation avant leur translation dans le





tombeau aménagé au rez-de-chaussée de l'Oratoire.

Enfin, quelle ne fut pas notre surprise de constater que dans les parties les plus anciennes du monastère, notamment les ailes Saint-Augustin et Sainte-Famille datant du 17<sup>e</sup> siècle, certaines portes sont munies de poignées à clenche en forme de gland. Tel est le cas de la porte dite « des Indiens », au pied de l'escalier Saint-Augustin, qui relie l'aile du même nom et l'aile Notre-Dame-de-Grâce. Il en est de même de la belle vieille porte de style Louis XVI qui se trouve dans les locaux abritant les archives. De plus, deux des portes de la salle de communauté présentent la même particularité, l'une donnant sur la bibliothèque des religieuses et l'autre sur le couloir y menant.

Notre balade à l'intérieur du monastère et de l'école étant terminée, nous avons pensé à toutes celles d'entre vous qui n'avez jamais pris le temps de lire en entier l'inscription lapidaire, surmontée de l'écusson de Marie de l'Incarnation et de celui de Madeleine de Chauvigny de la Peltrie, qui orne le mur externe de la chapelle donnant sur la rue Donnacona. Telle est, pour votre plus grand bénéfice, la transcription de ce texte portant sur l'histoire du monastère et de ses églises :

« Sur ce terrain donné par la compagnie de la Nouvelle-France en l'année 1639, où les Ursulines abordèrent à Québec, fut fondé, en 1641, un monastère, incendié en l'année 1650, reconstruit en 1651, doté d'une église dont la 1<sup>re</sup> pierre fut posée par M. de Lauzon et, qui incendiée en 1686, fut remplacée par une autre construite en 1720, laquelle, illustrée par la sépulture du Marquis de Montcalm en 1759, et en 1900, par le 2<sup>ème</sup> centenaire de la célébration de la fête du Sacré-Cœur, dans ce monastère, dut céder la place à cette 3<sup>ème</sup> église, dont la pierre angulaire a été bénite le 28 août 1901, par Mgr L.-N. Bégin, Arch. de Québec. ».

Pour terminer, voici un récit que nous avons estimé digne d'intérêt parce qu'il décrit d'une façon judicieuse et imagée la situation économique qui prévalait aux premiers temps de la Nouvelle-France. Ce récit est tiré d'un ouvrage traitant de l'Histoire des Ursulines de Québec que les religieuses rédigerent et firent publier vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

Celles-ci racontent qu'au début de la colonie, l'argent était extrêmement rare. L'activité économique se résu-

mait en quelque sorte à des échanges de produits, dont profitait largement la Compagnie des Cent-Associés. En effet, les habitants achetaient de la Compagnie tous les biens dont ils avaient besoin et ils les payaient avec des pelleteries. À cet égard, les religieuses notent avec justesse : « Il était malheureusement dans l'intérêt de la Compagnie des Cent-Associés que les choses demeurassent en cet état ... ».

Cette situation particulière affectait tout le monde, même les bien nantis qui n'avaient pas plus d'argent pour payer leurs factures que les humbles colons.

Pour illustrer leurs propos, les rédactrices nous donnent cet exemple savoureux :

*« À ce que nous venons de dire, nous ajouterons l'extrait suivant d'un compte payé en 1646, pour la pension de Mlle. C... appartenant à une des familles marquantes du pays.*

*Reçu le 13 janvier pour la pension de Mlle. C.*

*« 3 1/2 cordes de bois de chauffage.*

*« le 6 mars                    4 cordes de bois de chauffage.*

*« le 13 mars                1 pot de beurre pesant 12 lbs.*

*« le 13 nov.                1 cochon gras, 1 baril de pois.*

*« .....                    1 baril d'anguille salée. ».*

Ce récit nous démontre que les Ursulines, bien que cloîtrées, ont su être des observatrices avisées de la société qui les entourait, qu'elles ont d'ailleurs décrite avec finesse et humour.

**Raymonde Beaudoin** (*Philo II 1965*)



Une toute nouvelle exposition permanente au

# Musée des Ursulines de Québec

Après une année 2008 riche en événements et festivités autour de l'histoire de la ville de Québec, le Musée des Ursulines de Québec a, en 2009, une raison bien à lui de célébrer. En effet, le mois de septembre marquera l'ouverture de notre toute nouvelle exposition permanente. Celle-ci plongera le visiteur, à travers les cinq salles du musée, au cœur du pensionnat des Ursulines de Québec.

Cette exposition permettra d'aborder une époque, le XIX<sup>e</sup> siècle, et une thématique, l'éducation des filles. Ainsi, pour le visiteur qui n'a pas connu la vie au pensionnat des Ursulines de Québec, ce sera l'occasion de découvrir cet univers particulier.

Cependant, pour vous qui êtes des anciennes élèves de l'institution, nous espérons que cette exposition résonnera sur un plan beaucoup plus personnel. Notre objectif, en la mettant sur pied, est de créer un lieu de rencontre, de souvenirs et de retrouvailles pour celles qui, à travers les années, ont arpenté les couloirs du Vieux Monastère.

Pour ce faire, nous avons parcouru les riches collections de mobilier, d'instruments scientifiques, de spécimens naturels, d'instruments de musique et de travaux d'élèves du Monastère pour illustrer le parcours d'une jeune élève des Ursulines de Québec, de son entrée, par la porte conventuelle, à sa sortie du cloître, la tête pleine de souvenirs.

Évidemment, l'époque dont il est question, le XIX<sup>e</sup>

siècle, n'est pas celle que vous avez connue en tant qu'élèves, mais certains aspects de la vie au pensionnat demeurent intemporels. Certainement, les maîtresses de division, les « matantes », les repas au réfectoire, les nuits au dortoir, les associations pieuses, les distributions de prix, les récréations, sont des réalités qui résonnent avec votre vécu.

Ce sera également l'occasion pour vous de découvrir une collection d'objets et de documents d'archives particulièrement riche.

Bref, nous espérons que vous serez nombreuses à venir nous rendre visite, mais également que vous vous retrouverez dans nos salles d'exposition, qui se veulent avant tout le reflet de votre expérience. Émotions, connaissances et souvenirs seront au rendez-vous dès septembre au Musée des Ursulines de Québec ! Pour en savoir davantage sur notre programmation, contactez-nous au (418) 694-0694 ou écrivez-nous à [murq-education@vmuq.com](mailto:murq-education@vmuq.com).

**Julien Mercure-Gauvin**

*Responsable du service éducatif et de l'action culturelle*



*S. Émilie-Antoinette Routier (Ste-Cordule) avec sa nièce  
Vers 1880 - Archives des Ursulines de Québec*

# VOYAGE DES ÉLÈVES À TOURS



**M**archer sur les pas de Marie de l'Incarnation en France : un rêve réalisé par vingt-six jeunes élèves de L'École des Ursulines de Québec.

En février dernier, vingt-six élèves de cinquième et de sixième année ont quitté le Québec accompagnées de quatre adultes pour vivre une expérience hors de l'ordinaire : suivre les pas de Marie de l'Incarnation de sa Tours natale jusqu'à Dieppe, d'où elle prit un navire pour la grande traversée en 1639.

Partir pour un tel voyage nécessite une préparation de premier plan. Fin septembre, nous formons les équipes.

Chaque équipe devra approfondir un sujet touchant le voyage. Certaines auront à présenter Léonard de Vinci, Jeanne D'Arc, le Château-Musée de Dieppe, la France, le Mémorial de Caen.

Pour ce qui est de Marie de l'Incarnation, sœur Jocelyne Mailloux sera notre guide et conférencière avant, pendant et après le voyage.

Nous avons touché le sol français le 22 février 2009, à la même date à trois cents ans près du départ de Marie de l'Incarnation pour la Nouvelle-France. Accueil par

nos mères ursulines à Paris dans leur résidence du Quartier Latin, visite du Jardin du Luxembourg suivie d'un déjeuner dans un chic restaurant écossais (sûrement) Mac... quelque chose.

La Tour Eiffel pour quelques photos puis la route vers Tours.



Nous avons séjourné à Tours pendant trois jours. Pour la majorité du groupe, la résidence principale fut le Monastère des Bénédictines de la Cathédrale Saint-Martin. Pour les autres jeunes filles, un petit hôtel de quartier a joué le même rôle. Au programme, rencontre de nos mères ursulines à la Petite Bourdaisière, ancien monastère des Ursulines, où Marie de l'Incarnation a vécu. Visite du quartier, des bords de La Loire et de l'église fréquentée par la jeune Marie Guyart.

Un moment fort de notre séjour à Tours fut notre par-



ticipation à une cérémonie religieuse très touchante, là même où Marie de l'Incarnation a prié pour nous, il y a de ça quelques centaines d'années.

Nous en avons aussi profité pour visiter certains châteaux de La Loire : le Château D'Ussé, le Château Villendry et le Manoir du Clos Lucé, dernière résidence de Léonard de Vinci.

Par la suite, nous avons fait route vers Dieppe avec des arrêts à Rouen, à Caen pour terminer notre course à Dieppe.

Je pourrais vous décrire encore les différents endroits que nous avons visités. Mais comment vous faire ressentir les émotions vécues par ces jeunes filles de onze et douze ans ?

Dans le présent texte, on n'entend pas leurs rires, leurs questionnements sur la vie de ces femmes ursulines, bénédictines ou encore augustines rencontrées tout au long de ce voyage.

J'aurais pu vous décrire leurs cris sous la Tour Eiffel, leur silence près des tombes des anciens Canadiens morts au combat surtout que les pères de quelques-unes sont militaires.

Que peuvent-elles avoir retenu de ce voyage ? Lors d'une soirée avec leurs parents, elles ont exprimé leur coup de cœur. Ce qu'elles ont ressenti tout au long du voyage et au retour. De l'amour pour leurs parents, de l'étonnement pour ce qu'elles avaient découvert, la joie de s'être fait une nouvelle amie, la fierté d'avoir osé, le désir d'aller plus loin.

Ne reconnaît-on pas le message de Marie de l'Incarnation ?

**Serge Goyette**

*Directeur de L'École des Ursulines*

# L'ÉCOLE FÊTE SES 370 ANS!

**V**ous ne serez sans doute pas surprises d'apprendre que le nombre d'années qui vous sépare de la journée de votre graduation à l'École des Ursulines grandit en quantité au même rythme que l'âge de l'Institution. Ah ce fameux temps, si rare, qui file si vite... Voilà donc qu'un comité a été mis sur pied pour organiser le 370<sup>e</sup> anniversaire de l'école, qui se déroulera dès septembre 2009. Quelques rencontres du comité ont rapidement mis en évidence le fait que votre implication serait hautement appréciée et enrichirait grandement le déroulement des festivités. Voici trois possibilités qui s'offrent à vous pour mettre votre grain de sel dans l'heureux déroulement des fêtes du 370<sup>e</sup> :

- Écrire un court texte relatant votre expérience à l'École, le sentiment que vous en gardez, les apprentissages que vous y avez fait, les liens que vous y avez tissés, les odeurs que vous gardez en mémoire... Il paraîtra dans un recueil intitulé « Mon école hier, mon école aujourd'hui ». Il peut être accompagné d'une photo, d'un dessin, ou de tout autre ajout significatif. En fonction du nombre de textes reçus, nous aurons peut-être à faire une sélection.
- Nous prêter votre uniforme que vous portiez au moment de votre passage à l'école, qui sera exposé sur des mannequins vivants ou non (selon votre désir) lors des Portes Ouvertes et à divers moments clés de l'année 2009-2010.
- Nous fournir des photos représentant votre passage aux Ursulines, accompagnées d'une brève description nous aidant à comprendre le contexte et leur signification. Elles serviront à bâtir un montage photo qui sera exposé sur un mur de l'École. Elles seront numérisées puis vous seront remises. Nous vous demandons donc de bien les identifier afin de faciliter la redistribution.
- Offrir vos services à titre de « conférencière », afin de venir relater à nos élèves actuelles la marque laissée en vous par votre passage aux Ursulines. Vous pourriez, par exemple, venir parler de votre expérience à l'École en tant que pensionnaire, des souvenirs que vous gardez de certains(es) enseignants(es), de la façon dont votre parcours aux Ursulines à influencé votre choix de carrière... Le terme « conférence » peut paraître bien impressionnant, il serait plus juste d'employer le mot « rencontre », puisque votre public sera des élèves du primaire.

Vous pouvez faire parvenir votre texte, vos photos et/ou votre uniforme, ou manifester votre intérêt pour animer une « rencontre », à madame Geneviève Côté, enseignante au préscolaire, et ce dès juin 2009, à l'adresse suivante : [coteg@ursulinesquebec.com](mailto:coteg@ursulinesquebec.com).

Merci d'avance de nous aider à organiser cet événement que nous souhaitons mémorable. Ce qui fait la richesse de notre École, c'est son histoire. Vous en faites partie, alors donnez-nous la chance de la découvrir ! De plus, ayez l'œil ouvert ! Nous aurons des activités intéressantes auxquelles vous pourrez participer. Nous donnerons à votre association un calendrier des festivités dès qu'il sera complété.

## Les membres du comité du 370<sup>e</sup>

# LA JOIE EN HÉRITAGE



PHOTO : Claudette L. Turcotte

de Sr Éliane par d'autres, elle cache derrière un sourire discret une expérience de vie très riche. Originnaire de Saint-Jean, Île-d'Orléans et aînée de 11 enfants, Sr Éliane a suivi le cours commercial des Ursulines pendant un an, où elle a obtenu un certificat en sténographie. C'est là qu'elle a appris à connaître cette communauté. Sa famille ayant besoin d'elle, elle retourne auprès des siens, même si elle sait déjà à ce moment qu'elle veut devenir ursuline. Sr Éliane raconte que son cher papa n'était pas très enthousiaste à l'idée et qu'il s'objectait à la laisser partir. De plus, des prétendants tout à fait respectables auraient eu un certain penchant pour elle. Mais la supérieure du monastère, particulièrement persuasive, a finalement eu raison de la résistance de monsieur Lachance. Sa fille aînée est finalement entrée chez les Ursulines en 1942. Sr Éliane affirme ne pas regretter ces années passées à s'occuper de ses frères et sœurs, puisqu'elles l'ont préparée à bien comprendre le quotidien des parents.

Ses anciennes élèves, du moins celles ayant fréquenté le secondaire, l'imaginent aisément avoir toujours vécu dans les murs de notre alma mater. C'est une erreur : la carrière de Sr Éliane l'a amenée dans plusieurs lieux, au Québec comme à l'extérieur de la province. Elle débute au cours commercial donné au Vieux Monastère. Elle y enseigne également la musique et s'occupe de diverses tâches. On l'envoie par la suite au monastère de Roberval où elle enseigne à l'externat entre 1945 et 1949. De retour au Vieux Monastère, elle renoue avec le cours commercial pour peu de temps, puisqu'elle repart un an après au « Petit Lorette » jusqu'à la fermeture de ce dernier au début des années 1950. (Le « Petit Lorette » est aujourd'hui occupé par L'École des Ursulines de Loretteville.) Elle part ensuite au Nouveau Brunswick, à Jacket River, où elle enseignera pendant de nombreuses années. De retour à Québec, elle prend notamment en charge la classe de mathématiques, puis exerce diverses

Qui ne se souvient pas du fameux « *We've got the joy down in our hearts* » parmi les anciennes élèves de Sœur Éliane Lachance ? Toutes celles ayant fréquenté le secondaire se rappellent fort bien de cette petite ritournelle que nous faisait entonner régulièrement Sr Éliane au début du cours d'anglais. Il constitue aujourd'hui un véritable chant de ralliement au moment des retrouvailles.

Connue sous le nom de mère Marie de la Rédemption par plusieurs, ou encore tout simplement sous le nom

tâches. Durant les années soixante, les Ursulines lui témoignent encore une fois toute leur confiance en ses capacités d'enseignement en lui demandant de parfaire ses connaissances à l'université Laval. Elle y décroche un certificat d'aptitude en enseignement de l'anglais. C'est entre 1970 et 1990 environ que Sr Éliane enseigne cette matière, qu'elle a laissée pour la musique, le piano plus particulièrement.

Ce n'est pas seulement l'enseignement qui a fait voir du pays à notre ancien professeur. La soif de parfaire sa connaissance de la langue anglaise y est également pour beaucoup. En effet, elle a eu le privilège de bénéficier de stages d'immersion au Canada et aux États-Unis à neuf reprises, le dernier ayant eu lieu à la fin des années 1990. Philadelphie, Toronto, Charlottetown, Halifax, Moncton, Chatham, Youngstown, Cleveland... Elle raconte avec beaucoup d'humour les péripéties de ses nombreux voyages. Au fait, quel est l'origine du chant « We've got the joy » selon vous ? Sr Éliane l'a entendu pour la première fois durant son voyage à Charlottetown à l'occasion d'un rassemblement religieux de jeunes, et enthousiasmée, en a reporté un enregistrement sur bande. Et celui de « Hail Mary » ? Il vient tout droit de Philadelphie.

Également, un tirage au sort parmi les religieuses a désigné Sr Éliane, qui a ainsi pu profiter d'un voyage en Europe avec une compagne en Italie, en France et au Portugal. Ce voyage, organisé à l'occasion de l'année sainte de 1975, lui a permis de se recueillir dans plusieurs haut-lieux religieux, mais également de découvrir des sites touristiques majeurs, tels que Pompéi, dont elle parle encore avec émerveillement.

Après Dieu évidemment, le centre de la vie de Sr Éliane est l'enseignement et ses élèves, dont elle parle avec beaucoup de tendresse. Elle a d'ailleurs tout un répertoire de « mots d'enfant » qu'elle ne demande pas mieux de partager. Elle est sensible aux tout petits, mais démontre le même intérêt envers les plus grands, ses jeunes. Malgré les difficultés rencontrées au début de sa carrière, elle retire de l'enseignement beaucoup de satisfaction et de joie. Son secret : être elle-même avec ses élèves et les aimer.

Ses moments de loisir sont notamment employés à de menus bricolages dont ses élèves sont les principales bénéficiaires. Vous vous souvenez des fameux « booklets » dont nous nous servions pour la prière du début du cours ? Ces petits livrets qu'elle fabriquait elle-même et qu'elle ornait d'images pieuses ? Voilà un exemple éloquent du dévouement et de l'amour de Sr Éliane pour ses élèves.

Nous, les anciennes, l'avons bien compris puisqu'elle occupe encore aujourd'hui une place de choix dans nos mémoires et dans notre cœur. En plus d'un bagage académique important, elle nous laisse en héritage quelques notes de musique qui nous rassemblent et nous rappellent ces petits moments de bonheurs vécus avec elle dans notre école. Comment pourrait-il en être autrement alors que nous avons toutes chanté à l'unisson :

« *We've got the joy down in our hearts... to stay* »

**Nancy Vaillancourt** (*Secondaire V, 1987*)



# SŒUR IRÈNE GAUVREAU : UNE VÉRITABLE MÈRE POUR LES PETITES DU PRIMAIRE!

**P**armi les souvenirs attendrissants de nos années du primaire figure très certainement notre chère sœur Irène Gauvreau, responsable du vestiaire. Plusieurs d'entre nous ressentent encore probablement une affection toute particulière pour celle que nous appelions à juste titre « Mère Irène », celle qui avait le don de faire régner, avec douceur, l'ordre et la bonne humeur dans un vestiaire de quelquel trois cent cinquante jeunes filles.

Qui ne se souvient pas de ses quartiers, creusés à même le roc - une véritable caverne d'Ali Baba - et dans lesquels nous trouvions toujours la réponse à nos besoins ? Le pansement pour notre grosse blessure, le jeu qui manquait à notre bonheur d'enfant ou la mitaine que nous avions égarée... Mais, par-dessus tout, ce que nous allions chercher et que nous trouvions inmanquablement, c'était l'accueil chaleureux, le beau sourire et l'affection toute maternelle de notre Sœur Irène.

## SA JEUNESSE

Originaire du quartier Saint-Jean-Baptiste, Sœur Irène a perdu sa mère à cinq ans. Son père, commis restaurateur puis maraîcher dans le village Les Écureuils dans Portneuf, devient ainsi veuf pour la seconde fois et doit veiller seul sur ses cinq jeunes enfants. Il se remariera quelque temps plus tard, en troisième noce, et la vie à la maison retrouvera son organisation.

Irène a soif très jeune de bouger, de se rendre utile. À treize ans, sa scolarité est complétée et la jeune fille s'active dans le voisinage et apporte son aide pour faire les courses ou garder les enfants. On dit qu'en peu de temps tous les bébés du village seront sous sa garde responsable et dévouée. Ce qui ne l'empêche pas de prêter main forte à son père qui gère un grand jardin potager et un poulailler de même qu'à sa belle-mère, fort active dans la paroisse.

## SA VIE CHEZ LES URSULINES

Son désir d'entrer chez les Ursulines est suscité par sa sœur Marguerite, d'un an sa cadette, qui a choisi cette voie et qui consacrera sa vie à l'enseignement. Irène admire sa sœur et veut suivre ses traces. Elle sera la première recrue du Noviciat de la rue du Parloir et deviendra officiellement Sœur de Sainte-Apolline le 2 février 1935. Son énergie et son dévouement seront mis au service de l'entretien du grand et du petit pensionnat, du demi-pensionnat, au service des élèves, à la cuisine, à la buanderie, aux ménages, etc. En plus de son travail, Sœur Irène avait une autre occupation à laquelle elle consacrait tout son temps libre : elle faisait les courses de toutes celles qui ne pouvaient pas magasiner. On dit que peu lui importait le trajet, la température ou ses malaises, elle ne comptait pas ses voyages pour donner satisfaction !

Sœur Irène nous a quittés en 1984 d'un cancer de la lymphé, la veille de la rentrée scolaire, alors qu'elle était âgée de 74 ans. Classe par classe, ou par groupes, les élèves sont allées lui dire au revoir dans la chambre mortuaire. Comme en témoigne un texte de la communauté rédigé à sa mémoire, « Chacune veut redire ce qu'elle a été pour elle; maternelle, compatissante, consolatrice, surtout prévoyante. L'une

d'elle tient à dire : « elle m'a soufflé sur les doigts pour les réchauffer, afin que je ne sois pas en retard pour la classe. » Être mère jusqu'au bout des doigts. » Voilà qui résume bien cette figure de notre enfance, une âme bienveillante qu'on souhaiterait voir encore veiller sur nos enfants.

**Anik Simard et Chantal Turcotte** (Secondaire V, 1987)



PHOTO : Archives des Ursulines

## LE COCKTAIL DÎNATOIRE DE LA FONDATION DE L'ÉCOLE DES URSULINES DE QUÉBEC : UN VÉRITABLE SUCCÈS !

**L**e 16 avril dernier avait lieu une soirée « cocktail dînatoire et dégustation de vins » organisée par la Fondation de L'École des Ursulines de Québec. L'événement a été présidé par madame Marie Tifo, artiste de renom qui a interprété de façon magistrale le rôle de Marie de l'Incarnation au théâtre et au cinéma durant l'année 2008.

Deux cent cinquante personnes ont répondu à l'invitation, dont plusieurs anciennes. L'activité a permis d'amasser 20 000 \$, ce qui rend possible l'acquisition et l'installation de tableaux interactifs par L'École. Ces tableaux permettent l'utilisation de tous les outils et de toutes les ressources informatiques disponibles sur l'ordinateur qui le contrôle. Grâce à la générosité des

participants et des donateurs, L'École est une fois de plus à la fine pointe de la technologie, au plus grand bénéfice des élèves.

Merci à toutes les anciennes qui ont participé à l'activité ! Un grand merci également à toutes celles qui ont fait parvenir un don à la Fondation. C'est grâce à votre contribution que l'œuvre de Marie de l'Incarnation se poursuit toujours depuis 1639.

**Julie Pouliot**  
Présidente



# CLAUDE BIENVENUE



*sité de Montréal), lui ont permis de toucher à plusieurs disciplines.*

*Après avoir enseigné l'italien à l'Institut de Culture Générale de Montréal, Claude Bienvenue travailla plusieurs années (1965-1974) comme rédactrice et correctrice d'épreuves au Service de la rédaction française à Sélection du Reader's Digest.*

*Consciente de la fragilité du temps, cherchant à le transcender, l'auteure a trouvé dans l'écriture, outre un exercice passionnant, la certitude rassurante d'accorder aux mots leur pérennité. »*

Voici ce touchant poème que l'auteure et son éditeur nous autorisent gracieusement à reproduire en ces pages afin de le partager avec les Amicalistes.

## LES URSULINES

### La rentrée

Les Éditions Glèbe ont publié en 2005 un recueil de poésie *Pour habiller les mots au fil des jours*, dont l'auteure est madame Claude Bienvenue, une ancienne élève des Ursulines de Québec. En feuilletant ce recueil, on y découvre un trésor pour nous de l'Amicale : un poème intitulé *Les Ursulines* qui rappelle à notre souvenir, avec bonheur et émotion, notre vie d'écolière au Vieux Monastère des Ursulines de Québec.

Une courte présentation de l'auteure, au dos de son recueil, nous révèle son parcours de vie et sa passion pour l'écriture :

*« Des études classiques suivies de cours complémentaires en lettres et en philosophie (Chartres), un séjour prolongé en Italie, l'obtention d'un B.A. de la Faculté de théologie (Univer-*

C'était ma première journée au Vieux Monastère,  
J'avais treize ans... le cœur trépidant!  
Les hautes grilles me semblaient très austères;  
Intimidée, hésitante, j'avançais à pas lents.

Puis, une dame à longue robe, voile noir,  
Et guimpe blanche, souriante, apparut  
Tenant à la main, une claquette bien en vue!

« Bonjour, mesdemoiselles, mettez-vous en rangs :  
Je m'appelle Mère Marie-du-Précieux-Sang. »  
Le corps tremblant sous l'uniforme réglementaire,  
Tel un bataillon rassemblé, partant pour outre-mer,  
Deux par deux, nous marchions en silence  
Avec innocence, gravité, révérence,  
Comme dans les processions de la Fête-Dieu!

## La tournée

Une visite des lieux s'imposait pour se tremper  
Dans l'ambiance douce, placide et feutrée,  
De ce début d'année scolaire un peu mystérieuse!

Arpentant d'interminables couloirs,  
Accueillants, reposant sur de jolies arcades,  
Mes yeux étaient rivés aux murs de chaux  
Finis à la truelle, d'un mètre de profondeur,  
Solides, altiers, éloquents sans clameur  
M'entretenant tout bas de notre Histoire!

Aux fenêtres françaises, à double battant, laissant voir  
Une cour animée, ornée d'arbres centenaires.  
À l'escalier Saint-Augustin, ses poteaux de bois tourné,  
Son plancher raboteux, usé, fissuré;  
Piétiné depuis seize cent quatre-vingt-sept  
Dont le craquement des marches assourdissait la plainte,  
Inexorable, qui venait, au passage, s'éteindre  
Sous nos pieds.

... Le Petit Musée, regorgeant de reliques,  
Où reposaient Marie-de-l'Incarnation, la fondatrice,  
Et sous verre, son chapelet modeste, rustique.  
...Le crâne de Montcalm, l'auguste général,  
Mort en héros, tombé sous les balles...

... Le Grand Parloir, son intimité discrète,  
Sa rangée de chaises nues, mais propres;  
Le grillage de fer, encadrant cette sobre pièce,  
Où s'échangèrent d'irrévocables adieux!

Enfin, mon entrée à la chapelle,  
On eût dit : « Alice au pays des merveilles! »  
Un maître-autel somptueux, couvert d'or,  
Une chaire ouvragée au sommet de laquelle  
« L'ange à la trompette » joue sans doute, encore  
Dans l'orchestre du ciel,  
Créant ainsi un fond sonore,  
Harmonisant le message que le prêtre élabore!

... La lampe du sanctuaire, à reflets d'argent;  
 Des vitraux, des stalles, des tableaux,  
 Des statues, des trésors, une vague odeur d'encens.  
 Et, face au chœur, une grille stylisée  
 S'élevant jusqu'au plafond.

Aussi, absorbée dans ma réflexion,  
 J'en vins à me demander  
 Si le Très-Haut n'y fut d'abord prisonnier,  
 Puis, fasciné, résolu d'y demeurer!

J'aurais compris volontiers l'Hôte Divin,  
 Car, simple adolescente, cloîtrée malgré moi,  
 Vivant au fil du temps,  
 Dans l'ombre des moniales, sans engagement  
 Ni vœux, l'Esprit me frôlait, parfois :  
 J'entrevois ses ailes, m'entourant!

Mais, oh! malheur, le son de la claquette retentit!  
 « Il est interdit de parler dans les rangs,  
 De dire de telles sottises sur Jésus et le Paraclet! »  
 Me fit remarquer Mère Marie-du-Précieux-Sang.  
 Comment pouvait-elle lire sur mes lèvres  
 Ce que je retournais dans mon cœur,  
 Et allais écrire tant d'années après?  
 C'est clair... Les Ursulines savaient tout!

Encore émue de cette incomparable tournée,  
 J'eus peine à répéter : rosa, rosa, rosae;  
 Me retrouvant quelque peu hébétée,  
 Assise, en classe, entourée de visages étrangers,  
 Face à une religieuse aux vêtements foncés!

Et... la gratitude

Toutefois, avec les années, se sont nouées  
 De profondes et durables amitiés;  
 Or, à soixante ans d'intervalle,  
 Des souvenirs me sillonnent le cœur.

Je me dois de les faire ressurgir à cette heure,  
 Pour rendre hommage à ces grandes dames,  
 Qui s'ingéniaient à former de petites demoiselles.  
 Et vous qui me lirez peut-être sans avoir brûlé à cette flamme,  
 Je vous livrerai ce que mon âme attendrie, recèle :  
 Ce sont des gestes, des attitudes, du savoir-vivre,  
 Puis, des formules de politesse qu'elles m'ont apprises!

Afin d'illustrer nos vertus légendaires,  
Permettez que j'établisse un parallèle  
Entre nos bouquets de jouvencelles,  
Et un régiment militaire!

Le galon sur l'épaule, s'affichait fièrement le soldat ;  
Une boucle sur la nôtre, brillait avec éclat,  
Une médaille sur la poitrine gonflait d'orgueil son homme!  
Un ruban soyeux, rose, rouge ou bleu parait notre robe  
Au garde-à-vous, au salut de circonstance,  
Correspondait la grâce de nos révérences!

L'uniforme de cérémonie des officiers,  
S'apparentait à notre tunique blanche, cintrée;  
Les citations pour actes d'héroïsme  
S'inscrivaient chez nous, au registre  
Des bulletins enluminés de lettres d'or!

Certes, l'ordre, la discipline, nous rendaient similaires,  
Mais, plutôt au ciel! Nous n'avions pas à faire la guerre!  
Et des angelots en pleuraient de joie, lovés,  
Blottis dans la marge de nos cahiers,  
Quand les devoirs étaient bien ficelés!



PHOTO : Paul Parenteau

---



---

# LETTRE À DIEU

À Toi Très Grand,

À mon grand regret, je dois t'avouer que tout est absurde et j'espère que tu sauras gagner la partie dans cette présente bataille où le Bien et le Mal s'affrontent à nouveau.

J'aimerais pouvoir exprimer toute la désolation que je ressens lorsque je m'arrête quelques instants pour réfléchir à l'univers qui m'entoure. Les gens vivent dans un monde froid et stérile, dénué d'émotion où ils sont mus par la pression sociale de compétitivité. Ont-ils oublié Darwin et son principe fondamental de coopération, vecteur de l'évolution ? C'était aussi ton message au début de la présente ère lorsque tu as rappelé au peuple qu'une société d'amour et de partage était beaucoup plus prolifique qu'une Grande Babylone. Dans ce Monde où plusieurs t'oublient, je suis convaincue de ton existence et je crois que la souffrance nous rapproche de toi. Elle nous rappelle que nous ne sommes que des hommes et non pas des dieux en devenir. Notre société actuelle est dépourvue d'âme et plusieurs s'entretuent pour terminer grand gagnant sur le podium de l'ambition. Les gens meurent de faim alors que leur nourriture sert de carburant pour polluer notre environnement... ou enfin ce qu'il en reste. Les sociétés s'échangent des espaces où relâcher les gaz à effets de serre, l'incidence des catastrophes météorologiques ne cesse de croître et les gens continuent de mourir au champ de bataille afin de savoir quel est le meilleur Dieu. Ils oublient que peu importe ton nom, nous devons vouer un culte au Bien et tous se prêter main forte en moments de crise. Si notre droit fondamental à la vie nous est enlevé, régner sur le Monde n'appartient plus au monde réel.

Depuis toujours, tu fais partie de ma vie même si à certains moments, je ne comprenais pas le destin qui s'offrait à moi. Aujourd'hui, je saisis le sens de cette attente et je te remercie de m'avoir préservée de la contamination par ce mal nommé individualisme qui atteint la population et mène notre race à s'autodétruire. La dernière fois que je t'ai demandé de m'envoyer un

de ces « grands signes », je te mettais en compétition avec la Médecine, maintenant devenue médecine suite à ma douloureuse désillusion. Cette vocation a aussi été atteinte par le grand mal ; les médecins sont considérés comme des investisseurs et les patients sont des clients. À certains endroits sur le globe, on refuse les soins à des gens pauvres et plus près de nous, plusieurs professionnels de la santé utilisent des moyens de pression qui gardent vivante la menace de quitter pour un lieu plus offrant. Merci d'avoir donné la vocation à certains qui considéreront toujours comme un privilège la possibilité d'exercer la médecine.

Merci de m'avoir permis d'acquérir une expérience de vie qui me préserve de l'égoïsme et qui me permettra, je te prie de m'accompagner dans cette tâche, d'accomplir mon travail avec passion et non pas par obligation. Je regarde aujourd'hui mes épreuves passées comme des expériences formatrices qui me permettront, je l'espère, de faire preuve d'empathie. Dans notre société individualiste, chacun vise un niveau de confort extrêmement élevé et évite toute forme de souffrance du mieux qu'il le peut comme si cette souffrance allait « lui sauter dessus » telle une peste qui court. Les gens font des achats compulsifs qui comblent leur besoin de possession, ils donnent à des organismes de charité pour soulager leur culpabilité et lorsque la souffrance réussit tout de même à poindre en eux, ils s'empressent de lui fermer la porte avec quantité de cachets. Je te demande ardemment d'apporter du réconfort à cette société malade qui survit difficilement et de permettre aux âmes résistantes d'avoir la possibilité de persévérer au sein de sociétés convergentes. L'ensemble du monde doit ouvrir ses yeux afin de réaliser ce que nous devenons et la finalité vers laquelle nous nous dirigeons. Nous devons réagir et tenter par tous les moyens de freiner cette destruction ou du moins, la ralentir. Guide-nous afin de sortir vivants de ce chaos grandissant.

*Amen*

**Marie-Claude Letellier** (*Secondaire V, 1998*)

## ALEXANDRIN

Toi qui permets le passage du sang dans mes veines  
Tel cette force qui propulse le lac à la rivière  
Montre moi que mon existence ne fut pas vaine  
Qu'on ne m'oublie pas lorsqu'on me mettra en bière  
Qu'on ne dise pas de ma vie qu'elle était sereine  
Je suis vieille maintenant, j'ai parcouru la terre  
Semant mes idées, parfois plantant quelques graines  
Souvent déçue, à ces pensées mon cœur se serre  
Je n'ai pas cessé d'espérer un nouveau règne  
Je rêvais de grandes révolutions téméraires  
Voulant soulager le Monde de ses nombreuses peines  
J'ai dû abandonner ces fibres missionnaires  
Lâcher prise si je ne voulais en perdre haleine  
Mais j'ai toujours agi du mieux que je puisse faire  
Qu'on dise donc de cette vie, la mienne, qu'elle était pleine  
Lorsque sera venu le temps que l'on m'enterre

**Marie-Claude Letellier** (*Secondaire V, 1998*)

### IN MÉMORIAM

*Yolande Désilets Bonenfant, décédée le 9 décembre 2008*

*Sr Alice Fortier, décédée le 4 janvier 2009*

*Françoise de Billy, décédée le 20 juin 2009*

Nous prions les amicalistes de bien vouloir aviser l'Amicale lors du décès de l'une de nos membres.



---

---

# L'ÉCOLE HÉBERT-COULLARD

UNE NOUVELLE ÉCOLE PRIMAIRE DE GARÇONS DANS LE VIEUX-QUÉBEC



Le 12 août 2008, à la stupeur générale, on annonçait la vente de l'école Saint-Louis-de-Gonzague à l'Académie Saint-Louis et sa relocalisation dans le secteur Lebourgneuf dès 2010. Placés devant ce fait accompli et déterminés à ouvrir une nouvelle école primaire de garçons dans le Vieux-Québec, les parents et l'ensemble de la communauté du Vieux-Québec ont uni leurs forces et créé la *Coalition pour une école de garçons dans le Vieux-Québec*.

Depuis, la Coalition travaille sans relâche à ce projet rassembleur unique et historique. Les derniers mois ont été marqués par plusieurs réalisations importantes. Citons la signature de la déclaration fondatrice, l'élaboration du projet éducatif, la réception de plus de 1300 lettres d'appui, l'élaboration du plan d'affaire, l'annonce du site et la première activité de financement, qui a connu un grand succès (pour plus de détails voir [www.ccvq.org/action/dossiers/ecoles.htm](http://www.ccvq.org/action/dossiers/ecoles.htm)).

Tous les efforts déployés au cours des dix derniers mois ont permis d'annoncer :

- le 7 avril dernier, que L'École Hébert-Couillard occupera, dès septembre 2010, les locaux du 41, rue Sainte-Famille, soit le pavillon Lucien-Godbout du Petit Séminaire de Québec;

- le 9 juin dernier, que M. Guy Bouchard occupera le poste de directeur général de L'École Hébert-Couillard.

Cette école d'éducation préscolaire et d'enseignement primaire privée pour garçons de confession catholique se démarquera de multiples façons :

- L'École Hébert-Couillard s'adressera exclusivement aux garçons, du préscolaire à la 6e année, faisant d'elle la seule école de Québec offrant un environnement scolaire uniquement réservé aux garçons;
- L'École Hébert-Couillard offrira un programme d'éducation internationale reconnu par l'Organisation du Baccalauréat International (IB) et par la Société des écoles du monde du Baccalauréat International du Québec et de la francophonie (SÉBIQ), ce qu'aucune autre école privée n'offre aux garçons de la région de Québec;
- Bien que gérée par des laïcs, L'École Hébert-Couillard sera de confession catholique;
- L'École Hébert-Couillard favorisera l'engagement des parents.

Grâce aux efforts de la Coalition mais aussi à l'appui et au soutien du Petit Séminaire de Québec et de L'École des Ursulines de Québec et de Loretteville, l'école de garçons dans le Vieux-Québec existe : elle a son nom, elle a son directeur général. Elle procurera à nos garçons un héritage exceptionnel de connaissances et d'expériences, et ce, au cœur du Vieux-Québec.

L'École Hébert-Couillard tiendra sa journée « portes ouvertes » le samedi 17 Octobre 2009. Les examens d'admission sont prévus pour le samedi 14 novembre 2009.

**Jean Rousseau**, président

Coalition pour une école de garçons dans le Vieux-Québec  
Courriel : [ecole@ccvq.org](mailto:ecole@ccvq.org)

---

---

# LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Francine Huot, présidente (Philo II 1965)

Raymonde Beaudoin, vice-présidente (Philo II 1965)

Hélène Cantin, secrétaire (Versif. 1962)

Élizabeth Roberge-Dallaire, trésorière (Versif. 1963)

Marie-Claude Letellier, administratrice (Sec. V 1998)

Danielle Drolet, administratrice (Promo 1970)

Anik Simard, administratrice (Sec. V 1988)

Sr Suzanne Pineau, représentante de la Communauté (Philo II 1956)



PHOTO : Gisèle Jacques-Richard

## IL EST TOUJOURS FACILE DE COMMUNIQUER AVEC L'AMICALE :

- par courrier : 2, rue du Parloir, Québec, G1R 4M5
- par courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

## CONTACTEZ NOUS :

- pour faire connaître vos nouvelles coordonnées;
- pour nous donner les coordonnées d'une ancienne élève qui n'est pas inscrite au fichier de l'Amicale;
- pour nous faire connaître le décès d'une ancienne;
- pour nous adresser vos commentaires ou suggestions;
- pour vous joindre au conseil d'administration;
- Pour nous donner votre adresse courriel.

---

---

# AVIS DE CONVOCATION À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Vous êtes convoquée, par la présente, à la 73<sup>e</sup> assemblée générale annuelle de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec, qui se tiendra le samedi 19 septembre 2009 à 13 h 30 à la Salle de Réception.

*L'assemblée générale sera suivie d'une visite historique du Monastère et d'un cocktail*

## ORDRE DU JOUR

1. Mot de bienvenue;
2. Lecture et adoption de l'ordre du jour;
3. Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale du 6 septembre 2008;
4. Rapport de la présidente;
5. Adoption des états financiers;
6. Élection de trois des membres du conseil d'administration ;
7. Nomination d'un vérificateur;
8. Divers;
9. Levée de l'assemblée.

## PROGRAMME DE LA JOURNÉE DU 19 SEPTEMBRE 2009

- 13 h 30 Assemblée générale;
- 14 h 30 Visite historique du Monastère avec guides chevronnées (locaux occupés par le Général Murray, puits de Marie-de-l'Incarnation, vieux four, etc.);
- 16 h 30 Cocktail dînatoire.

Les anciennes qui le souhaitent pourront assister à la messe le lendemain, dimanche, à 9 h 30

*Les inscriptions pour le cocktail doivent nous parvenir avant le 11 septembre 2009*

.....

## FORMULAIRE DE MISE EN CANDIDATURE

Par la présente, je désire être candidate au poste d'administratrice de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec.

NOM EN LETTRES MOULÉES : \_\_\_\_\_

ANNÉE DE PROMOTION : \_\_\_\_\_

SIGNATURE : \_\_\_\_\_

Amicale des anciennes élèves  
des Ursulines de Québec  
2, rue du Parloir  
Québec (Québec)  
G1R 4M5